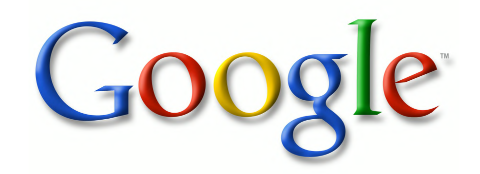
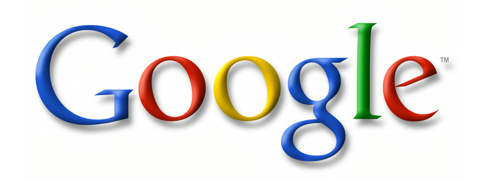
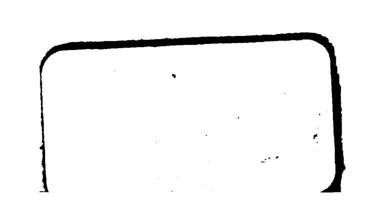





ACADEMIAE·HARVARDIANAE·IN·NOV·ANG·SIGILLVM
ET
VE RI TAS
CHRISTO
ECCLESIAE



Alexandre Weill

L'ART
EST UNE RELIGION
ET
L'ARTISTE
EST UN PRÊTRE

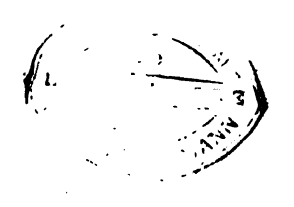
ŒUVRE DE JEUNESSE INÉDITE

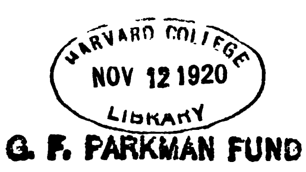
PARIS
SAUVAITRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
72, boulevard Haussmann
1892

L'ART EST UNE RELIGION

ET

L'ARTISTE EST UN PRÊTRE




HARVARD COLLEGE
NOV 12 1920
LIBRARY

Je dédie

Cette œuvre de Jeunesse

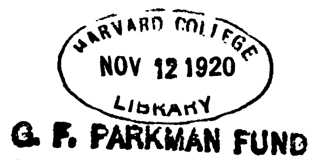
A mes excellents amis

Monsieur et Madame Stanislas MEUNIER

Ils m'ont défendu

de dire tout le bien que je pense d'eux

Alexandre WEILL


HARVARD COLLEGE
NOV 12 1920
LIBRARY

Je dédie

Cette œuvre de Jeunesse

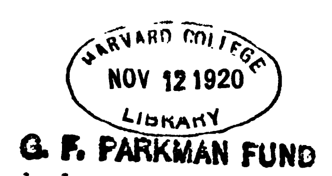
A mes excellents amis

Monsieur et Madame Stanislas MEUNIER

Ils m'ont défendu

de dire tout le bien que je pense d'eux

Alexandre WEILL


HARVARD COLLEGE
NOV 12 1920
LIBRARY
G. F. PARKMAN FUND

Je dédie

Cette œuvre de Jeunesse

A mes excellents amis

Monsieur et Madame Stanislas MEUNIER

Ils m'ont défendu

de dire tout le bien que je pense d'eux

Alexandre WEILL

L'ART EST UNE RELIGION

ET

L'ARTISTE EST UN PRÊTRE

PRÉLUDE

Souvent, en lisant les grands penseurs de l'antiquité, qui tous, ont écrit sur l'art, ou bien en suivant attentivement les leçons des critiques modernes qui dissertent sur le beau et dont plusieurs, devenus immortels, seront encore lus dans des siècles reculés, je me suis adressé involontairement la question que voici :

Pourquoi discuter sur le beau ? A quoi bon critiquer le mauvais ? Dans quel but signaler l'artiste médiocre à l'animadversion ou bien à l'oubli du public ? D'abord, si l'œuvre est bonne, faite selon les lois de l'art,

elle prouvera sa supériorité par sa bonté même.

Ne suffit-il pas, en quelque sorte, qu'une œuvre d'art ait été conservée par plusieurs générations pour croire au génie de son créateur? Garde-t-on les mauvaises choses? Il en sera de même des œuvres de notre temps! Les bonnes resteront, les mauvaises passeront!

Et puis, pourquoi irai-je, moi, de gaieté de cœur, heurter de front ce philosophe, ce peintre, ce sculpteur, ce musicien, cet écrivain, et lui dire à brûle-pourpoint : « Monsieur, votre ouvrage est détestable et vous n'êtes qu'un gâcheux, qu'un manœuvre. »

Que font ma critique et mon opinion à la société? Que ce tableau soit mauvais, que cette statue soit au-dessous du médiocre, que cette musique ennuie, que cet écrivain mente à sa conscience, ou n'ait pas de conscience du tout, qu'importe à mon voisin le chemisier et au voisin de mon voisin, le pharmacien? qu'importe à la société?

La grande action héroïque que je fais! dénoncer un malheureux artiste, le ravaler aux yeux de ses amis et créanciers, em-

pêcher un père de famille peut-être, un excellent fils, un bon citoyen de vendre ses tableaux, de placer sa copie ou sa musique! Libre au sot, au prodigue, auquel cette œuvre plaît de dépenser son argent pour une pauvreté, pour une croûte. Ne le dépense-t-il pas, l'année durant, de la même manière? Ne vaut-il pas mieux, après tout, payer ce cadre, ou ce marbre, ou ce livre et l'étaler dans ce salon que de passer des soirées entières dans une baignoire du Vaudeville, du Palais-Royal ou une stalle du Cirque, en compagnie d'une lorette, espèce de croûte, ou mieux, de statue vivante? Est-ce que la société n'est pas plus intéressée d'apprendre quel marchand vend du café falsifié, du chocolat frelaté, que de lire tout au long les défauts d'un tableau ou d'un livre? Sa santé, sa prospérité sont-elles le moins du monde engagées dans une question d'art? Que le roman acheté par le passant un franc soit mauvais : pourquoi serait-il bon? Pour qu'il fût bon, il ne serait pas trop chèrement payé cinq cents francs. Que le tableau qu'il paie dix mille francs, n'en vaille pas plus de cinquante, c'est son affaire, c'est son mobilier. Suis-je l'intendant des do-

maines de M. le Public? Suis-je le commissaire-priseur de ses achats, l'expert de sa propriété, le gardien de sa moralité même? Le public m'a-t-il nommé douanier de la gloire, pour que j'arrête aux barrières de la critique, un livre, un tableau, un opéra, afin de le tourner en tous sens, de le percer de ma sonde et finalement de lui délivrer un passeport pour la postérité! Ne ferai-je pas mieux d'employer mon esprit, mon temps et mes études à m'amender moi-même, à perfectionner mon œuvre à moi, à me rendre meilleur, afin de gagner les bonnes grâces du connaisseur et en fin de compte, de plaire à Dieu, ce qui est l'essentiel. Encore, si le public m'avait déféré les devoirs du *Censeur*, s'il m'avait dit : « Monsieur! voilà un livre que l'on me propose, voilà un tableau que l'on me soumet, faut-il acheter ce livre? Faut-il commander mon portrait à ce peintre? Mais non, le livre est lu avant qu'on lise mon jugement, ou bien le jugement est soumis à la critique du même lecteur qui juge le livre.

J'aurais beau dire à l'abonné de mon journal : « Ce tableau est médiocre », il serait autorisé à me répondre : « Je me contenterais

d'avoir mon portrait aussi bien fait. »

Bref, je me suis demandé bien des fois : A quoi sert la critique sur l'art, la littérature et la musique? Libre à mon voisin de se faire empoisonner par son épicier et par son journal. Libre à moi de mépriser cet épicier et de dédaigner l'écrivain, l'artiste médiocre qui, comme dit Shakespeare, peut être en même temps un mauvais musicien et un parfait honnête homme.

Et pourtant, il n'est pas un grand esprit, il n'est pas un homme de génie qui n'ait fait, qui ne fasse toujours de critique. Même en créant des chefs-d'œuvre il critique son prochain. On pourrait, à la rigueur, dire que l'art entier n'est qu'une longue critique et que le beau n'est à la fin que la recherche des lois du beau. La philosophie, qui, à elle seule, est le résumé de tout art, de toute science, de toute poésie, de toute vie, qu'est-elle, sinon une chaîne non interrompue d'observations et de pensées critiques? Bien plus, l'homme entier est un critique de pied en cap. Et c'est là son but divin.

Dieu, en effet, ne l'a créé que pour avoir un critique de sa création, et, ce critique, il

faut lui rendre cette justice, n'est pas trop corrompu. A tort ou à raison, il blâme plus qu'il ne loue. Lisez bien entre les lignes des grands poètes, ils ont tous l'air de dire. « Ah! si j'étais le créateur, comme tout serait mieux fait. » Michel-Ange n'a pas fait autre chose en taillant le marbre, en maniant le pinceau. Quelques-uns, il est vrai, admirent et chantent la louange du Seigneur, en vers, en couleurs, en notes, en pierre, en bois, en terre glaise, en n'importe quoi, mais la majorité appartient à la classe des critiques malcontents.

Et, si le Seigneur avait besoin de se vendre et que les grands critiques fussent appelés pour l'estimer, il ne vaudrait pas, comme au temps jadis, trente pièces d'argent...

I

Dans toute la nature, dans toute la société, l'art, seul, est la manifestation palpable, immanente, indéniable de Dieu.

Rien dans la nature ne prouve une toute-puissance créant des lois idéales et les suivant elle-même. Rien dans tout ce qui existe, ne démontre une raison logique se reflétant dans sa propre splendeur, se jugeant, se connaissant soi-même, se manifestant continuellement par des créations gravitant harmonieusement l'une autour de l'autre, se transformant l'une dans l'autre, et s'éternisant comme autant de rayons de feu circulaires.

Si l'homme n'était pas artiste, si l'homme n'était pas créateur, (et de tout ce qui est créé, lui seul est créateur), s'il n'avait pas le pouvoir divin d'insuffler une âme ou une

partie de son âme à un bloc de pierre, à un assemblage de couleurs, de paroles et de sons, comme lui-même est un bloc de chair, animé d'un souffle divin, vivant, agissant, voulant par l'âme qui est une partie intégrale de la force créatrice, où donc, dans toute la nature, serait la preuve d'une volonté libre, d'un plan logique, d'une raison harmonieuse? Où donc l'homme aurait-il trouvé la première notion de la justice et du droit? Qui donc lui aurait appris à connaître l'Amour, car l'accouplement sexuel n'est, ni ne fut jamais, qu'une parodie gouailleuse de l'amour; l'homme aime un être sans le voir de ses yeux, sans le toucher de sa main, sans entendre sa voix et sans être attiré par le parfum de son haleine. A la bête, il faut tout cela et c'est pourquoi son amour meurt avec la naissance. Il n'a ni passé ni futur. Il ne connaît que son propre bonheur fugace, jamais celui qu'il donne, qui est éternel.

Sans l'art, sans la force créatrice de l'homme, qui donc aurait animé la nature morte au point de lui prêter une âme et un langage! Le règne minéral, le règne végétal, le règne animal supposent bien une organisation

régulière, une coordination, une subordination logique et harmonieuse, mais cette unité même n'existe qu'en vertu de l'art et de l'homme. Si l'homme était muet comme l'animal, s'il n'avait pas plus de libre-arbitre qu'un singe ou qu'un éléphant, qui ne créent jamais rien; s'il n'avait pas le pouvoir de dédoubler, de multiplier, d'immortaliser son être par des œuvres d'art, qui donc lui eût appris, lui eût fait comprendre cet ordre, cette harmonie, cette transformation des forces? Il est possible que le minéral fasse de longs rêves du règne végétal qui doit être son paradis. Il est possible encore que le végétal chante les délices de la vie animale et peut-être l'animal envie-t-il le sort de l'homme! Mais, si l'homme, dans ses œuvres d'art, ne révélait pas la vie embryonique de ces règnes, si lui-même n'était qu'un animal bipède et non un Dieu qui meurt, qui donc apprendrait tout cela à l'Univers, à la création? Qui donc eût jamais prononcé le mot Dieu, Être, Créateur? Qui donc eût jamais rêvé la gloire et l'immortalité? Qui enfin, eût pu avoir une idée de justice, de liberté, d'amour et de sacrifice?...

Non! disons-le hautement et répétons-le à satiété, si Dieu est, il ne se révèle, ni ne s'est révélé, ni ne se révélera jamais que par l'Art, que par la force créatrice, par la Raison ordonnante et coordonnante de l'homme, qui lui-même, est le chef-d'œuvre de Dieu, son image, et presque son égal. L'homme est *un* artiste, mais Dieu est *l'Artiste*. L'homme a *de la* Raison, mais Dieu est *la Raison*. L'homme crée, mais Dieu est le Créateur, car il a créé ce qu'il faut créer, il a créé l'homme. On peut dire, hardiment, sinon que Dieu est l'art, (cela pourrait donner lieu à des malentendus), mais que l'art est tout dans Dieu. Partout où il y a une manifestation réelle de l'art, Dieu y fut, y est et y sera toujours! De là vient qu'il n'y a point d'art là où il n'y a pas une idée, ou si l'on veut mieux, un idéal, car le signe distinctif de Dieu est l'éternité, la négation du temps et de l'espace, en un mot l'*immortalité*. Or, l'idée seule est immortelle. La matière où elle s'incarne, a beau disparaître, l'idée (quand il y a une idée) reste, car l'idée, c'est Dieu, du moins une partie de Dieu. Tous les tableaux de Raphaël peuvent dispa-

raître, les idées qu'il a créées (et il en a créé comme nous le verrons) restent et resteront toujours dans la grande manifestation de l'humanité, dans la grande et éternelle évolution de la création. Il en est de même de tous les artistes, de tous les penseurs, de tous les poètes, de tous les sculpteurs, de tous les philosophes, car, il n'y a pas de classification dans l'art, l'art n'étant que la manifestation d'un idéal, d'une portion de divinité, d'une part de liberté et de puissance créatrice. Celui-là révèle cette force dans un vers, celui-ci dans un tableau, un troisième dans un roman, un quatrième dans un buste, un cinquième dans une gravure, dans une romance, dans une phrase, dans un regard de l'âme si vous voulez, car l'art, c'est-à-dire Dieu, est partout où une parcelle de matière est idéalisée, transformée en volonté libre et agissante, partout où un être inanimé devient animé, partout jusque dans la dernière molécule de chair, de bois ou de pierre idéalisée, humanisée et divinisée; partout enfin où il y a un humain qui a une poitrine, un cœur dans la poitrine et un souffle créateur dans le cœur!

II

L'art n'est donc pas ce que de vains artistes pensent, *c'est une Religion;* religion qui s'est révélée, qui se révèle sans cesse et qui se révèlera éternellement aux humains, un lien visible, palpable, indestructible, non-seulement entre l'homme et la nature, mais encore entre l'homme et Dieu. Dieu s'est manifesté en créant l'homme à son image, c'est-à-dire en lui insufflant par l'âme le pouvoir de créer à son tour à son image à lui. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'autre révélation divine et en réalité, l'humanité n'a nul besoin d'en avoir une autre. Tant que l'art existera, tant que l'homme créera des chefs-d'œuvre, en communiquant à la matière brute une étincelle de son infini qu'il tient de Dieu, on n'aura pas besoin de prouver l'existence de

ce grand artiste, de ce grand créateur, de cet être en qui tout est *infini*. Il ne viendra à l'idée d'aucun athée, idolâtre ou Jésuite (car c'est tout un), d'admettre qu'un beau vers se soit ajusté de soi, que le hasard ait pris un pinceau, un ciseau pour peindre une Vierge de Raphaël, ou pour sculpter une Vénus dite de Milo, que des flûtes et des violons se soient trouvés d'accord pour jouer une sérénade de Don Juan. Et l'œuvre ne pouvant être ni un effet du hasard, ni un produit s'organisant soi-même, à plus forte raison l'ouvrier, l'homme!

Cette religion, dis-je, a toujours forcément existé, et toute autre religion surnaturelle, mystérieuse, superstitieuse, instituée soit en faveur d'une caste, soit pour l'adapter à des intelligences inférieures, n'aura pas de durée à côté de la vraie et unique religion d'amour et de fraternité révélée par l'art.

Seulement, comme tout ici-bas, l'*Art-Religion* est composé d'esprit et de matière, de matière animée par l'esprit. Dieu, le Créateur (et cela prouve sa grandeur et sa splendeur) a laissé à son chef-d'œuvre, à l'homme, la

liberté que lui-même récuse ou dédaigne, car lui-même suit inévitablement sa propre *Loi*, et, s'il est aussi la liberté il n'en use jamais, car la liberté consiste en ce qu'on a le choix de faire le mal, ce que Dieu ne fait pas.

Et l'homme, à la fois créé et créateur, suit encore en cela son maître. Il donne à son œuvre une liberté qu'il dédaigne lui-même. Il crée de grands criminels, des êtres à grandes passions qui agissent sous sa main puissante, qu'il peint bien, qu'il voit bien, mais qu'il n'a garde d'imiter.

La raison de l'homme consiste avant tout dans l'équilibre de ses forces, entre l'esprit et la matière. D'ordinaire, cet équilibre est très rare, car c'est presque la perfection humaine.

L'idéal humain va bien jusqu'à l'absorption de la matière par l'esprit, mais cet idéal, si divin qu'il soit, n'est pas de ce monde et ferait autant de tort à l'humanité que l'extrême contraire, l'absorption de l'esprit par la matière.

Si Dieu avait voulu que l'homme fût son *pareil*, il ne lui aurait pas donné un corps mortel sur lequel l'âme n'a pas de pouvoir

quant aux fonctions matérielles, ni pour la digestion, ni pour le sommeil, ni pour la mort.

Et s'il avait voulu que l'homme fût un être matériel, il ne lui aurait pas donné l'âme, c'est-à-dire la volonté, la liberté, l'aspiration permanente vers un état supérieur et surtout la conscience, ce juge incorruptible du mal et du bien, attaché au cœur même.

Tel qu'il est, l'homme ne saurait être tout à fait infini qu'après s'être dégagé de sa partie matérielle.

Et pendant sa vie, il ne saurait être tout à fait fini et matériel, puisque sa matière est suspendue à son âme.

Évidemment, son but est de chercher l'équilibre entre ces deux forces, soit par sa raison innée, soit par son libre-arbitre.

Mais cette recherche même, qui est pour ainsi dire le but et le bonheur de la vie, subordonne forcément le corps à l'esprit et en fait, non un esclave, puisqu'il a sa charte et ses prérogatives, mais un serviteur docile et intelligent.

En très peu de temps, l'expérience lui prouvera que cette subordination, parfois ce

sacrifice à l'esprit lui est indispensable pour sa santé, son développement et son existence.

L'idéal est non-seulement un principe essentiel de vie intellectuelle, mais un élément indispensable de conservation matérielle.

C'est pour ainsi dire l'*instinct divin* de l'homme.

Sans idéal, le corps humain s'abandonnant aux appétits de la matière, disparaîtrait en très peu de temps et entraînerait dans sa chute l'esprit même, comme un incendie qui éteint les lumières.

Or, l'art seul, qui est la manifestation de la force créatrice, soutient la matière et lui trace le chemin lumineux de sa conservation. Il l'embellit, lui donne du relief, une splendeur, qu'abandonnée à elle-même la nature n'aurait jamais.

C'est sur l'art plus ou moins spirituel, plus ou moins créateur, que la vie matérielle, politique et sociale se règle. Bien plus (et ici, je vais énoncer une vérité qui de prime-abord paraîtra hardie à beaucoup de penseurs et d'artistes sérieux, mais qui, j'en suis certain,

ne s'emparera pas moins d'eux, pour peu qu'ils veuillent bien la soumettre de bonne foi à leur jugement).

Cette vérité, la voici : Le progrès social, la civilisation, le règne de la Justice, et celui plus élevé de l'amour, en un mot, la marche de l'humanité est subordonnée à la somme accumulée plus ou moins considérable de cette force créatrice de l'art depuis que l'humanité existe. Car, nulle parcelle de cette force idéale ne se perd, ne s'est jamais perdue, soit qu'elle se transforme en parole, couleur, son, statue, édifice, industrie ou travail, soit, qu'espèce de fluide céleste, elle s'amoncelle et pénètre dans toutes les parties vivantes de la nature, pour les lier, par un lien électrique de justice, de solidarité fraternelle et d'amour, au point d'en former un seul être collectif.

C'est pourquoi l'humanité, dans sa première période, n'était pas aussi idéale qu'elle l'est aujourd'hui, et c'est pourquoi elle le sera davantage, au fur et à mesure que de nouvelles forces créatrices de l'art s'y ajouteront, s'y déverseront et y circuleront. Là, et nulle part ailleurs est le progrès que

tout être humain sent instinctivement sans pouvoir tout de suite s'en rendre un compte exact.

S'il y a aujourd'hui moins de barbarie, moins de fanatisme, moins de guerres de religion, moins de despotisme cruel et inhumain, moins d'épidémies et de maladies dévorantes, nous le devons à l'art de nos prédécesseurs, à la force créatrice et éthérée que de leurs grandes âmes, véritables sources du Jourdain, ils ont versée à flots sur l'humanité; vous le devez aux grands poètes, aux grands écrivains, aux grands peintres, aux grands sculpteurs, aux grands musiciens du passé, aux grands artistes enfin!

S'il y a encore aujourd'hui une masse d'ignorance, des religions haineuses et superstitieuses, s'il est encore des haines violentes entre l'homme et l'homme, entre un peuple et l'autre, entre les différents sectaires d'une religion, entre les citoyens d'une même cité, s'il y a encore la guerre entre les nations, entre les citoyens et leurs gouvernements, s'il y a encore des épidémies et d'horribles maladies dont l'origine se trouve dans des pays abandonnés ou non cultivés,

dans la subordination de l'esprit à la matière, dans l'abandon de la raison à la passion, si dans le moindre petit état la liberté politique dégénère en licence et violence et l'ordre en despotisme; si dans le moindre ménage il existe du trouble provenant des passions et d'intérêts divers, c'est qu'il n'y a pas encore assez d'art dans la civilisation, c'est que l'idéal des arts n'a encore jeté sa goutte de saint-chrême que sur le front de très peu d'élus, c'est que l'humanité n'a point encore produit assez de grands artistes, assez de grandes âmes de feu, assez de force créatrice et épurative pour infiltrer à chacun cette divine rosée, c'est qu'en un mot, tout en étant en progrès, l'humanité a encore beaucoup à progresser et qu'il lui faut encore des millions d'artistes, avant de songer même à un équilibre d'esprit et de matière, de liberté et d'ordre, de travail et de bonheur.

Il nous sera donc facile de prouver non-seulement la grande mission de l'art, mais encore de définir ce que c'est qu'un artiste.

Il nous sera facile de démontrer que la grandeur d'une nation, son indépendance,

son industrie, sa constitution et surtout son avenir, dépendent de son art et de ses artistes, uniquement de son art et de ses artistes.

J'avais donc raison de dire que l'art n'est pas ce que nos vains artistes pensent!

III

Mais avant de détailler les rapports qui existent entre les arts, la critique des arts et la société, il est de toute nécessité de détruire les classifications que des aristarques ont établies dans l'art et dans sa manifestation. Il est inutile de rechercher les causes de ces classifications, parquant les artistes en différents compartiments et faisant d'eux des maîtres et compagnons de jurandes et corporations artistiques,. qui pour la musique, qui pour la poésie, qui pour la peinture, sculpture, etc.

De prime abord, toute classification est une matérialisation. Comme si un grand peintre était grand pour savoir mêler, broyer et manier des couleurs, comme si un musicien était grand pour savoir jouer d'un

instrument, si virtuose qu'il fût, comme si un poète était un grand homme pour avoir inventé des rimes riches sur la beauté de sa mie, comme si un sculpteur était grand parce qu'il sait maçonner la pierre et tailler un sein de femme dans un bloc de marbre, comme si le génie de l'homme n'était pas tout entier dans la force créatrice, manifestée par l'imagination et harmonisée par la Raison !

Parce qu'un homme de génie, au lieu de faire des vers, a appris à peindre ou à faire de la musique, parce qu'un musicien, au lieu d'exhaler son âme en couleurs, la met tout entière dans une mélodie, parce qu'un sculpteur, au lieu de tailler son génie dans un drame, le fait jaillir du marbre, s'ensuit-il que l'un est né versificateur, l'autre peintre, le troisième musicien, le quatrième algébriste, et ainsi de suite !

Non ! la classification du métier ne commence qu'avec le talent. Le génie, créant comme Dieu, est universel comme lui. Seulement en tant qu'homme et moitié matière, l'habitude devient une seconde nature.

Certes, un homme de génie s'étant de

bonne heure habitué à manifester sa force créatrice par la musique ou par la peinture, n'apprend pas à quarante ans à manier la plume et les vers comme son égal le grand poète, qui, sa jeunesse durant, n'a lu et n'a fait que des vers et des discours. Mais, ils n'en sont pas moins égaux, et si ce sont de vrais créateurs, ils ont la même mission. On peut être grand peintre, a dit Lessing, en venant au monde sans bras ni mains. On ne devient pas coloriste pour avoir manié la brosse. Diderot a déjà dit : « On ne peint pas avec des couleurs, mais avec des sentiments. » La physiologie moderne a prouvé, par des expériences irréfutables, que le don de la couleur est dans l'homme même; il ne s'apprend pas. Un homme d'imagination n'a qu'à fermer les yeux et évoquer les couleurs les plus brillantes, si c'est un peintre, il n'a qu'à les graver dans sa mémoire pour les reproduire sur la toile. Un peintre médiocre a beau regarder trois années durant les plus beaux couchers de soleil au bord de la mer, aucune de ses couleurs peintes ne sera vraie. Il n'est pas de peintre moderne aussi grand coloriste

que Victor Hugo et Meyerbeer. Il n'existe pas un seul tableau moderne digne d'être placé à côté du quatrième acte des *Huguenots*, à côté du *Trio* de *Guillaume Tell*, ou d'un duo de *la Juive*. Certes, il est moins difficile de peindre en notes et en vers qu'avec des couleurs; car, à mesure que l'on descend l'échelle de l'idéal, c'est-à-dire à mesure que l'artiste a besoin d'une plus grande quantité de substances matérielles, l'art devient plus difficile.

Ainsi, toute proportion de talent gardée, il est plus facile d'être un grand musicien qu'un grand poète, plus facile d'être un grand poète qu'un grand sculpteur.

Plus il y a de matière dans un art, plus il exige d'esprit pour la vaincre.

Or, la parole contient plus de fini que la musique, la peinture plus que la poésie, et la sculpture plus que la peinture (1).

Mais, si les pères de Hugo, de Rossini, d'Halévy et de Meyerbeer eussent été, les uns peintres, les autres sculpteurs, nous aurions de nos jours mêmes, des peintres et des sculp-

(1) Note extraite de l'*Idéal*.

teurs de génie, car il est probable que les fils auraient choisi l'art de leurs pères. Si le grand peintre David avait fait des vers au lieu de tableaux lors de la première Révolution, nous aurions probablement un grand homme politique de plus. C'est donc le hasard, dira-t-on, qui classe les artistes. Nullement! C'est uniquement Dieu, le Créateur de ces créateurs. Mais pour les hommes et l'humanité, il est parfaitement indifférent qu'un génie se manifeste en vers ou en couleurs, par des notes ou par des paroles. Le but qu'il doit remplir, il le remplira. Le mot qu'il a à dire, la pensée qu'il a à émettre (et souvent il n'a qu'un mot à dire, qu'une pensée à émettre), il le dira dans sa langue à lui. L'humanité, qui est universelle et qui parle toutes les langues, saura très bien le traduire. Ne faut-il déjà pas traduire tous les grands penseurs de l'humanité en des langues qu'ils n'ont jamais parlées! Combien d'hommes est-il pour lire et juger Moïse, David, Homère, Virgile, Plutarque, Aristote et Platon dans leurs langues? Il en est de même de nos jours, de tous les grands écrivains de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il en sera peut-être de

même dans trois siècles des grands penseurs de la France! Toujours le génie marquera le jalon au progrès, ou lui tracera péniblement un nouveau sillon. Il est l'architecte, le talent n'est que le maçon. Il conçoit, crée et pose sa création en linéaments concis et simples. Aux talents vulgarisateurs, ses journaliers et ses gâcheux, à suivre ses traces, à élever l'édifice.

La classification, ai-je dit, ne commence qu'avec les talents. En effet, le talent s'acquiert par l'application et l'étude. Le talent ne crée pas, il exploite la création d'autrui, la complète, pour ainsi dire, par les détails que le génie n'a pas eu le temps ou qu'il a dédaigné d'indiquer.

Or, comme il faut mille maçons, autant de charpentiers, de menuisiers et d'autres représentants de corps de métiers pour un seul architecte, de même la nature a créé des milliers de talents pour un seul homme de génie. Leur mission est de vulgariser l'art ou l'idéal du créateur et d'en propager la vérité jusqu'au moment où cet art, cet idéal ayant besoin de faire un nouveau pas, trouve un nouveau créateur, véritable Atlas qui porte

le monde sur sa tête, mais qui, après avoir fait son pas, le dépose et le décharge sur un nouveau missionnaire de l'art et de l'idéal.

Aussi longtemps que le talent reste dans ses attributions, tout va bien, la médiocrité même la plus absolue, quand elle est classée, est nécessaire à l'harmonie du travail de l'ensemble.

Le mal, le trouble, la décadence et partant la révolution, l'anarchie et tout de suite après, la brutocratie ne commence que là où le talent usurpe la place de l'artiste et la médiocrité impuissante celle de l'homme de talent. Par ce mot *place* je n'entends nullement les honneurs et les émoluments matériels. Le génie n'a que faire de ces puérilités passagères. Je parle de l'usurpation spirituelle qui s'établit, soit par la corruption de la critique, soit par la matérialisation de l'esprit public. Car, comme il y a plus de médiocrités que d'hommes de talent, et plus d'hommes de talent que d'artistes créateurs, il faut que le génie subjugue, pour ainsi dire, la société dans laquelle il vit, soit par le pouvoir d'un grand prince, soit par l'influence reconnue des grands critiques, qui non-seu-

lement le comprennent, mais qui l'imposent, à leur public. Aussi les grands génies de l'art ne font-ils accepter leur idéal par la société que quand ils trouvent leurs pairs dans la critique ou sur le trône; en d'autres termes, quand ils trouvent de grands poètes, de grands écrivains ou de grands princes dont la parole et le jugement font loi. En art comme en toute chose, on n'est bien jugé que par ses pairs. Aujourd'hui, l'anarchie spirituelle a envahi toutes les branches de l'art et je doute qu'elle puisse être combattue et extirpée de sitôt. Les juges sont plus médiocres que les artistes et les écrivains qu'ils citent à leur barre, et ces mêmes justiciables sont plus médiocres que le public.

Depuis une cinquantaine d'années, une éducation superficielle matérielle, sous prétexte de mathématiques et d'études réalistes a étendu son niveau ruolzé sur un grand nombre d'individus. Parce qu'il faut de l'instruction et du savoir à l'artiste, on a cru que tout homme instruit était artiste, ou pourrait le devenir avec la patience et une critique bienveillante.

Des milliers d'individus, jeunes, ardents.

ayant fait des études classiques, surtout mathématiques, et qui par leur savoir et leur causerie agréable eussent été de grands négociants, d'excellents ingénieurs, d'habiles industriels, d'heureux spéculateurs ou bien des ouvriers de premier ordre, se sont laissé entraîner à écrire dans les journaux, à composer des romans feuilletons ou à faire des pièces de théâtre. D'autres, de bonne heure, ont appris l'état de peintre, de sculpteur ou de musicien, rien que pour être nommés artistes et pour avoir le droit de mener une certaine vie de bohême. Ils font fi du bourgeois qui, pour le moins, rend autant de services qu'eux au pays, tire un meilleur parti de ses aptitudes, et certes, jouit de plus de vrais bonheurs dans la vie. Car, malgré les amis, les réclames et même les succès, l'artiste médiocre, dévoré d'ambition et d'honneurs, n'a pas une heure de félicité parfaite. Il est si peu convaincu de son mérite, il croit si peu à lui-même qu'il lui faut toujours des éloges et des éloges bien monnayés, semblable en cela aux femmes laides, qui sont plus malhonnêtes que les belles, parce qu'elles ont besoin de se croire aimées pour douter

de leur laideur. Mais ils ont beau publier des volumes, exposer tableau sur tableau, recevoir des commandes du gouvernement et être chargés de croix, ils ont beau gagner des millions, ils restent ce que Dieu les a créés, qui industriels, qui exportateurs, qui pharmaciens, etc.

Vous croyez acheter un tableau, c'est une chemise admirablement peinte, parfaitement brodée que vous achetez. Ce n'est pas si facile de faire une chemise qui aille bien. Vous lisez un roman, c'est un tailleur de premier ordre qui en a fait la coupe. Il gagnerait dix mille francs par an s'il avait voulu être coupeur; il aime mieux croupir dans la misère et faire des pantalons en feuilletons. Il en est de même de la science, surtout du grand art de la médecine, plus déchu encore que la littérature et la musique. Ce chemisier, ce tailleur, ce coiffeur est souvent jugé dans le journal par un savetier, par un marchand de bric-à-brac, parfois même par un mignon à boucles soyeuses.

Celui qui fait un livre, si mauvais qu'il soit, prend son heure et son temps; le cri-

tique, loin de faire de l'art, loin d'être un expert ès-arts, fait un métier de la fonction la plus noble et la plus ardue. Et quel métier! Il n'est pas de mièvrerie, de pauvreté littéraire, si misérable, si immorale fût-elle, sur laquelle il ne brode une vingtaine de lignes, car cette vingtaine de lignes, c'est son pain. Besogne facile vraiment, à côté de celle de l'écrivain qui travaille toute une année pour faire un livre qui ne rapportera rien. Un poète peut publier un chef-d'œuvre sans que le critique en question daigne s'en apercevoir, car ce chef-d'œuvre il faudrait le lire, en discuter les principes et faire preuve de talent littéraire.

Or, ces messieurs n'ont pas le temps de lire. Leurs sérieuses appréciations sur les actrices plus ou moins accidentées et décolletées, leurs sévères analyses des pièces de théâtre, qui ne vivent même pas la vie d'une rose du soir, ne leur en laissent pas le loisir. Les paresseux seuls, à cause de leur impuissance, n'ont jamais le temps de faire leur devoir.

Ils aiment mieux lire des pochades, de petits articles et des livres recommandés par

les propriétaires, les tenants et les aboutissants du journal. Ou bien les livres qu'ils ont à juger sont au-dessus de leur raison et de leur entendement.

Souvent, les maîtres de leurs journaux, des industriels, des enrichis de bourse, n'aiment pas lire l'exposé de certains principes par trop sévères.

Ou bien encore, l'auteur du livre ne partage pas les passions politiques du journal. D'ailleurs à quoi bon parler d'un auteur qui n'a pas de journal pour parler de vous, soit en mal, soit en bien!

D'ordinaire, le critique se figure qu'un éreintement, de sa part, vaut mieux pour l'auteur que le silence. Le critique est-il consciencieux (il en est encore plus d'un) il a cinquante considérations à peser; il faut qu'il ait égard à toutes les petites intrigues de la boutique, de l'alcôve ou du sous-sol de son journal. D'ailleurs, pour admirer, il faut de l'âme, du talent, du génie même. Pour chanter, il faut de la voix: une crécelle suffit pour faire du bruit. Ce journal lui-même, loin d'être un tribunal d'art, est un magasin de marchandises littéraires où se vendent

des romans et des vers, et il n'est pas prudent de rendre justice à un concurrent.

Il en est de même de toute la critique artistique. Des tailleurs, des tapissiers, des maîtres d'école, des pédants qui font des articles et des vers, jugent des pharmaciens, des ingénieurs, des officiers, des attachés d'ambassade qui broient des couleurs, scandent des vers ou martellent le marbre. De l'art, pas une trace.

Quant au public, maintenu au ras de terre par les pygmées de la critique, il ne trouve plus ni élan, ni enthousiasme pour aucune idée, pour aucun idéal, pour aucun sacrifice. On lui dit : cette croûte est une œuvre, parce qu'elle représente réellement une véritable croûte; ce roman est un succès littéraire parce qu'il peint bien la passion hystérique d'une femme, la maîtresse de plusieurs confrères ; ces vers sont admirables parce qu'il y a des rimes imprévues, étranges, riches et bien croisées, bien que ces rimes riches soient déjà frustes et vétustes; ce marbre est beau car il imite bien certaines parties des cheveux et des mains : l'art, selon eux, n'étant autre chose que l'imitation, la reproduction

fidèle, fût-elle laide et bête, de la nature et de la matière.

De cette manière, l'homme n'aurait une âme que pour reproduire ce qui est inanimé, passager, sujet au changement; la vie ne serait autre chose qu'un tableau de la mort en permanence. L'esprit n'aurait d'autre but que de photographier les besoins de la matière, l'homme, enfin n'aurait d'autre mission que celle qui se trouve dans les fonctions de son corps, laid ou beau, pauvre ou riche, sain ou malade.

Si tel est le but de la création, l'homme aurait cinquante fois raison de nier Dieu, car mieux vaudrait le nier que d'en faire un créateur camelotier!

Mais alors c'en est fait de tout amour, de toute amitié!

Foin de la justice, de toute idée de dévouement; nargue de la conscience, de tout sentiment de fraternité, et quant à l'immortalité, un chien vivant ou bien photographié vaudra mieux qu'un Homère ou qu'un Moïse mort dont il n'existe même pas un portrait!

IV

Fort heureusement, ces époques d'éclipses ne sont que des nuits plus ou moins étoilées qui annoncent un nouveau jour.

L'humanité, après tout, ne perd rien par ces crépuscules. Peu lui importe que le génie soit méconnu pendant sa vie! Elle saura très bien lui arracher son secret céleste et le traduire dans sa langue, mais il importe au pays dans lequel vivent ces hommes, de les reconnaître et de suivre leur impulsion. Très souvent pour les avoir méconnus, les nations, cédant l'initiative de l'idéal à d'autres nations, périssent ou vivent dans la misère et l'esclavage, ou ce qui est pire, dans l'ignorance.

Qu'ont gagné les Juifs pour avoir méconnu Jésus? Des siècles d'ignorance et de malheurs!

Et les Grecs qui ont écouté leurs médiocres tribuns, les critiques de ce temps, plutôt que leurs grands hommes?

Et les catholiques, pour avoir cru leurs Jésuites plutôt que leurs grands réformateurs, peintres, sculpteurs et musiciens aussi bien qu'orateurs, poètes et écrivains?

Il en sera toujours de même. D'ailleurs, il est facile de prouver par le passé, la marche ascendante de l'humanité par les arts.

Les médiocrités puissantes, voire certains talents, avaient beau se présenter comme obstacle à cette marche, ils avaient beau se liguer contre le génie créateur, l'étouffer sous leurs huées et leurs dédains, ils avaient beau usurper leurs places à la tête de la société et se faire encenser par leurs familiers thuriféraires, ils avaient même beau attenter à la fortune ou à la vie de ces grands artistes, ils ressemblent pour leur confusion, à cet ennemi de la lumière, ivre de ténèbres qui, après avoir entendu un coq annoncer l'aube à trois heures du matin, se glisse dans le poulailler pour tordre le cou à tous les coqs. Le jour en est-il venu une minute plus tard?

V

Mais, dira-t-on, où sont, dans l'histoire de la civilisation, les faits qui viennent à l'appui de cette théorie, car il ne suffit pas de prétendre, il faut prouver, du moins s'appuyer sur des données positives et historiques de l'art?

Je réponds que ce sont précisément les faits artistiques de l'histoire, de la civilisation qui m'ont inspiré les principes fondamentaux que je viens d'exposer.

L'Esthétique n'est nullement et ne doit pas être une science *a priori*, mais un essai de philosophie expérimentale de l'art, une démonstration *a posteriori*. Seulement, au lieu d'isoler les arts et d'en poursuivre les principes dans leur partie matérielle, œuvre à laquelle plusieurs générations d'esprits ne

suffiraient pas, je me suis efforcé de faire ressortir la partie idéale qui, véritable lien électrique, donnant pour ainsi dire à tous les arts la même âme, le même esprit, la même portée, représente et représente seule, le génie de l'humanité, le principe civilisateur des nations. Quel que soit le mode de la force créatrice d'un humain, toujours cette force, en se manifestant dans une branche d'art, a eu non-seulement le même but, mais encore, même ce but dérobé, soit par l'inconscience de l'œuvre, soit par les nuages du temps, l'œuvre tôt ou tard, a eu le même effet et a convergé au même centre rayonnant de l'idée.

En vérité, quel que soit le génie ou l'aptitude de l'artiste, du penseur, de l'homme d'état, du poète, de l'inventeur, du général même, ce génie ne se manifeste et ne devient œuvre, c'est-à-dire ne s'incarne dans le fait, dans la matière, dans l'histoire enfin, de pur idéal qu'il était, que par la *Raison réalisée.*

L'idée première de l'homme peut être une inspiration purement abstraite, inconsciente même, aussi longtemps que cette idée est à l'état d'embryon dans l'esprit; mais pour se

manifester, soit par le verbe, soit par la couleur, le son ou un acte héroïque, il faut absolument la Raison réalisée. La langue humaine est déjà une œuvre de la Raison. *Tout ce qui est, qui se fait, qui devient,* est créé en vertu de la Raison. L'imagination de l'homme n'est, pour ainsi dire, qu'un métal en fusion. Pour devenir forme ou chose, il faut absolument la cristallisation, le refroidissement de la Raison réalisée.

On peut *être* par l'idée en fusion. Pour *devenir,* il faut la *Raison* créatrice.

On peut penser par l'imagination. Pour être artiste, il faut absolument la Raison et la Raison réalisée.

VI

Qu'est-ce que la Raison?

C'est là la première question que la raison se pose à elle-même.

D'où vient-elle? Est-elle révélée, c'est-à-dire venant d'une puissance surnaturelle en dehors et au-dessus de l'homme, ou est-elle une partie inhérente au corps humain?

Pourquoi cette même raison proclame-t-elle par des œuvres d'art, ici plusieurs puissances surnaturelles (Polythéisme), là une seule (Monothéisme), ailleurs la réunion de l'individu avec le Tout (Panthéisme)?

Pourquoi la Raison nie-t-elle parfois tout principe spirituel et n'admet-elle pour elle-même qu'un commencement pour ainsi dire organique par la matière qui finit et se perd par la fin et la perte de cette même matière?

Comment parler d'une Raison quand il y a

tant de raisons dissemblables l'une de l'autre en apparence?

Pourquoi enfin la Raison, tout en affirmant ou en niant le principe idéal, n'a-t-elle jamais pu en fournir les preuves mathématiques, irréfragables, palpables?

Une mesure peut-elle se mesurer elle-même?

Arrêtons-nous là. Car la Raison a cela d'unique, qu'à mesure qu'elle s'adresse des questions, l'une de ces questions sert de réponse à l'autre.

La raison se voit sous toutes les faces. Surnaturelle ou non, elle possède cette qualité transparente, comme qui dirait un diamant qui pense et raisonne. Et le diamant même ne peut être poli qu'avec de la poussière de diamant.

Que l'homme se regarde de près. Il en sortira la connaissance de soi-même, ce qu'on appelle la Conscience (de *conscire*). Il n'y a pas d'autre raison que la raison, mais elle suffit! Qu'on l'appelle Être Suprême, Jupiter, Jéhovah, Panthéisme ou Raison pure, le nom n'y fait rien!

Que le lecteur s'isole un instant avec moi, nous allons non-seulement nous regarder

nous-mêmes, mais encore l'un l'autre, puis nous irons vérifier le résultat de nos *Vues* (Idées) par les faits historiques. C'est là la seule voie de sûreté, la seule manière de ne jamais se fourvoyer, ou, quand on est fourvoyé, de se retrouver sur le chemin de la vérité !

VII

Il n'existe pas dans la création deux corps tout à fait pareils l'un à l'autre, pas plus que deux raisons. Mais de même que dans un seul corps humain, l'anatomiste trouve les lignes, le plan, les muscles, les fibres et la configuration de tous les autres corps humains, de manière à pouvoir affirmer que tous ces corps ne sont que des copies d'un seul modèle prototype — qu'il ait existé ou non, peu importe; — de même toutes les raisons humaines sont faites sur le même plan, sur le même modèle et ne diffèrent l'une de l'autre que par des traits extérieurs, par des lignes, peut-être par la couleur et l'étendue de la gamme. Il peut y avoir des raisons noires, comme il y a des hommes noirs, c'est-à-dire des raisons où les ténèbres,

comme dans une éclipse couvrent, pour ainsi dire, la presque totalité des surfaces lumineuses. Il peut exister des raisons sourdes, bornées à une ou deux vibrations; mais, si noires, si restreintes qu'elles soient, on y trouve le plan, les lignes, la conception de la Raison la plus élevée. Le gland indique toujours le chêne, fût-il dévoré par un pourceau!

Tout d'abord, cela prouverait que la raison est *une* comme le corps est *un,* selon l'espèce et le genre.

La raison de l'animal qu'on appelle *instinct,* mais qui certes est quelque chose de plus chez le chien, le castor, l'abeille et l'éléphant, doit être aussi *une* que les corps de ces diverses espèces, avec le plus ou moins de différence qui existe dans les lignes et les couleurs de ces mêmes espèces.

De cette *Unité de Raison* est sorti d'abord Dieu. Qu'il en soit le *créateur* ou le *créé*, n'importe! Puis la société, c'est-à-dire l'humanité!

Voyons comment. Car cette conséquence est si logique que si l'histoire de l'humanité n'existait pas, elle serait absolument et for-

cément la même, soit dans ses vérités, soit dans ses erreurs.

Donc ce que cette logique déduit pour l'avenir est aussi sûr que le passé étendu historiquement devant nos yeux.

VIII

Deux raisons, deux créatures se trouvent seules dans une île ou dans un Eden; qu'ils soient du même sexe, ou non, qu'ils soient deux ou deux mille, ou deux milliards....

De ces deux êtres, chacun a des bras, des jambes, une tête, un estomac, mais de force différente. Le muscle est bâti, tendu, cellulé de la même manière, mais l'un l'a un peu plus fort que l'autre. L'un est grand, l'autre est petit, l'un est gras, l'autre est maigre.

De même les raisons. Toutes deux elles voient, mesurent et jugent. Mais l'une est myope, l'autre presbyte, l'une reflète une lumière fine, délicate, l'autre est plus chaude de corps, mais aussi plus couverte de fumée.

Ces deux êtres dont l'un est toujours plus

fort que l'autre, désirent instinctivement vivre l'un à côté de l'autre.

Aussi longtemps que ces deux hommes peuvent vivre chacun à sa guise, sans que l'un froisse l'autre, sans que les intérêts, les nécessités de la vie heurtent ceux de l'autre, la force de l'un peut laisser vivre à côté d'elle la faiblesse de l'autre, mais dès que l'égoïsme de ces deux êtres s'entrecroise et s'entrechoque, l'un des deux doit se briser contre l'autre, soit que le faible devienne la victime du fort, soit que le fort se sacrifie pour le faible. Ces deux cas sont les deux lignes extrêmes de l'humanité. Entre ces extrêmes, il y a un juste milieu à deux faces, chacune de ces deux faces se rapporte à la ligne extrême. Dans l'une, le fort, tout en exploitant le faible, peut lui assurer le strict nécessaire; dans l'autre, sa raison lui dicte le respect du droit du faible et ce respect l'engage à faire son devoir à l'égard de son frère.

L'humanité entière se trouve concentrée dans ces quatre phases. Je défie n'importe quel homme de trouver dans le passé, ou d'indiquer pour l'avenir, une société dont

l'histoire ne se rapporte à l'une de ces phases!

Il est plus facile de remonter de l'effet à la cause que de descendre de la cause à l'effet, car la cause est le passé vis-à-vis de l'effet; mais comme tout effet devient cause à son tour, absolument comme la fleur-effet porte des graines qui redeviennent causes, on peut, grâce à ce passé expérimenté, descendre sur la fleur de l'avenir et indiquer les fleurs futures des germes actuels.

Ainsi, dès le commencement de l'humanité, dès la réunion des deux hommes, à plus forte raison de plusieurs hommes, cette société a changé de face et a subi une transformation.

Ces transformations, *mathématiquement forcées et historiquement prouvées*, ont été celles-ci :

Premièrement. — Le plus fort a sacrifié le plus faible à son intérêt (Anthropophagie).

Deuxièmement. — Il ne l'a plus sacrifié, il l'a exploité en lui garantissant certains droits primitifs (Esclavage ou Servage).

Troisièmement. — Il a reconnu les droits du faible et par conséquent s'est créé des

devoirs de l'accomplissement desquels ont jailli les droits du prochain (Règne du Droit et de la Justice) avec différentes évolutions.

Quatrièmement. — Il a fait un pas de plus. Il s'est lui-même sacrifié pour le plus faible, en vertu d'un sentiment primesautier, inné, inexplicable, invincible (Règne de l'Amour).

La première phase, c'est l'anthropophagie. L'homme fort a tué son semblable plus faible, dès que ce plus faible est devenu son ennemi, ce qui veut dire dès que le plus faible a senti son *moi* et l'a opposé à son *non moi* plus fort. Et comme le fort avait faim et manquait de gibier, il a mangé son ennemi. Ou plutôt son seul gibier était son ennemi, car la bête ne discutait pas, ne revendiquait pas son droit philosophique. Pour prouver à l'homme ennemi que son *moi* était illusoire, on l'absorbait, on le mangeait!

Bientôt plusieurs de ces *moi faibles* durent s'associer pour se venger et voilà la société des sauvages.

A mesure que la raison se discutait, l'homme fort doit s'être dit : « A quoi bon tuer mon semblable? Ne vaudrait-il pas mieux lui laisser la vie et m'en servir comme d'une

bête de somme, d'un animal domestique, d'un esclave? » Le plus faible ne demandait pas mieux. Il a dû accepter ce progrès avec des larmes de reconnaissance, et voilà la société de l'esclavage modifiée bientôt par le servage.

De même, l'homme fort n'ayant pu tuer la femme faible dès qu'elle céda à ses désirs, et, voyant qu'elle lui était nécessaire, l'a assujettie et l'a rendue esclave. A mesure que l'humanité passe d'une phase à l'autre, la femme se relève et recouvre ses droits naturels.

Bientôt la raison allant grandissant, l'homme s'est dit : « Mais mon semblable a les mêmes droits que moi, et je suis soumis aux mêmes faiblesses que lui. Je tombe malade comme lui, je meurs comme lui ; ma force, ma supériorité n'étant que momentanées, sont fugaces et vaines. Mon prochain n'est pas tout à fait mon *pareil*, mais il est bien mon *égal*. Et si je suis plus fort momentanément que lui, cette force est celle que possède la mère à l'égard de son enfant, ou le fils vis-à-vis de son vieux père. C'est une force qui commande le devoir et ce devoir

accompli vient à l'appui de mon intérêt, car, si je suis le plus fort aujourd'hui, demain je puis être le plus faible à mon tour. La mère est plus forte que son nourrisson, mais un jour, le nourrisson sera plus fort que sa mère. Oui, il est de mon devoir de fort d'aider mon frère faible, de venir à son secours, de respecter son droit, afin qu'il respecte le mien quand les rôles seront changés. Je ne dois pas lui faire ce que je ne désirerais pas qu'il me fît, si j'étais, ou quand je serai à sa place. »

Et voilà le règne de la Justice et du Droit créé, institué par le devoir.

C'est la troisière phase. Là commence la civilisation.

Nous arrivons enfin à la quatrième phase, à celle de l'humanité. La transition de la *Justice* à l'*Amour* ; la négation du *moi*, l'absorption du *moi* dans le *Tout*, c'est là le règne de la *cité de Dieu*, car cette quatrième phase est impossible sans une foi ardente en Dieu et dans l'humanité, à la fois son émanation et son essence.

En effet, dans cette phase, l'homme oubliant sa personnalité, ses intérêts, son être, son

moi enfin, le sacrifice pour l'amour d'un *non moi* (que ce soit un ami ou une amie, qu'importe) meurt ou s'expose à mourir pour la vie de son prochain, ou bien pour mourir avec lui.

Pour qu'un être humain arrive à ce point, il faut qu'il croie à une conception universelle au-dessus de lui et de son prochain, dans laquelle il désire entrer ou rentrer. Il faut qu'il croie à une humanité comme *être vivant* qui le reçoit dans son sein, peut-être qui l'encourage par un éloge ou par une récompense glorieuse. On a vu des fous se tuer, mais jamais fou n'a sacrifié sa vie pour un de ses semblables. Loin donc d'être une folie, cet état d'exaltation permanente de l'âme dénote un degré de translucidité immense. Or, toute clairvoyance est raison et devient art dès qu'elle se manifeste et se réalise, car la raison se voit et voit les rapports de sa vue, ce qui s'appelle *Idée*.

En même temps, elle mesure ces rapports, ce qui s'appelle *Jugement*. Qu'un être surnaturel existe ou non, il vit dans la raison de l'homme, et si cet être n'était pas Dieu vivant dans l'humanité, ce serait l'homme, voyant

ces grandes choses, qui serait Dieu lui-même. Car si la *chose en soi* n'existait pas, l'homme en l'entrevoyant l'eût créée, et alors ce serait lui le créateur. Mais, créée ou non, la chose n'en existerait pas moins.

Cette quatrième phase donc, est l'humanité non-seulement *civilisée*, mais *idéalisée*. Non-seulement tout antagonisme d'intérêt y disparaît, mais encore l'intérêt de l'un s'efface devant l'intérêt de l'autre, par pur amour et esprit divin. C'EST L'IDÉAL DE L'AVENIR. Mais cet idéal sera toujours une société d'élus, une société d'artistes divins. Le degré de perfectionnement ordinaire est une société où les intérêts et les hommes sont groupés de manière à pouvoir éviter les heurts et les chocs, à fonctionner hiérarchiquement et harmonieusement en confraternité, chacun selon son droit, c'est-à-dire selon ses devoirs accomplis. Un degré au-delà, c'est le règne de l'*amour pur* qui, nécessairement, logiquement, est le but de l'humanité ascendante.

IX [1]

Eh bien, les principes de ces quatre phases loin de se *succéder, ont toujours existé simultanément l'un à côté de l'autre*, ce qui prouve que l'homme a toujours été ce qu'il est, que ce n'est pas l'*homme* qui progresse, mais les hommes, l'*humanité;* que s'il est un Dieu, créateur de cette humanité, il a tou-

(1) Une des plus grandes erreurs de Saint-Simon, erreur fatale, morbide, car elle est le fruit de l'ignorance historique, est de vouloir établir *a priori* et d'établir sur une base tout ce système fantasmagorique que la raison de l'homme a progressé avec l'histoire, qu'il fut d'abord brutal, puis raisonnable, puis civilisable, en d'autres termes que les grands hommes du passé ne valaient pas les grands hommes du présent et que les hommes du présent ne valent pas ceux de l'avenir. Fourier est allé plus loin encore. Saint-Simon n'admet que la progression successive de l'esprit humain. Fourier y ajoute l'amélioration et la transformation progressive du corps.

jours existé depuis que l'homme existe.

Malgré la marche ascendante de l'humanité, ces quatre phases, représentées par quatre humains, se trouvent et se sont toujours trouvées *juxtaposées* dans la société.

L'assassin, le vainqueur sauvage, l'homme qui tue son prochain pour s'approprier son

Comme si les raisons des premiers grands hommes de l'humanité n'étaient pas à la hauteur du plus grand génie de notre époque, comme si au commencement de la civilisation il ne fallait pas logiquement une plus grande force spirituelle proportionnée aux difficultés immenses de l'époque, comme si l'homme trouvant le feu, inventant la charrue ou la flûte champêtre, n'était pas, par son génie, à la hauteur de l'inventeur de la vapeur, de la moissonneuse et du saxophone, comme si toutes les grandes vérités idéales, philosophiques, mathématiques, artistiques n'étaient pas énoncées et annoncées par les premiers grands hommes de l'humanité. Ce n'est pas *la raison humaine* qui a progressé, mais bien l'humanité comme corps social, qui marche d'une phase à l'autre. Déjà, lors de la première phase, des hommes par leur génie se sont élancés aux hauteurs de la quatrième phase de l'*Amour*. De tout temps, même dans l'époque de la plus grande barbarie, des hommes se sont sacrifiés pour le bien de la société et se sont élevés au martyre, mais la masse humaine bien que sa raison fût de la même famille idéale, de la même

bien, représente la première phase. Le tyran spoliant le vaincu de sa liberté, de son bien, le voleur, l'escroc, qui exploite le plus faible (dans le moment du vol le volé est le plus faible) représente la seconde phase.

D'ailleurs, l'esclavage est loin d'être aboli;

espèce divine, n'a pas pu suivre cet élan, semblable à une machine dont les premiers mouvements sont très lents mais qui gagnent en vitesse à mesure qu'ils tournent. Les moteurs créent et agissent en vertu de la même loi. Ceux qui ont poussé l'humanité dans l'ornière et lui ont fait faire les premiers pas ont découvert et connu la loi en vertu de laquelle elle a marché plus tard avec beaucoup plus de rapidité, mais ils ont manqué d'instruments, ils ont manqué de leviers, parfois on les a tués sur leurs pièces. Leur raison supérieure ne s'était pas encore, faute de temps, réalisée par des œuvres d'art et n'avait point encore transformé d'autres raisons en force motrice et créatrice. Cet immense corps qu'on appelle humanité avait besoin pour avancer d'une centuple force motrice réelle, et cette force motrice n'est autre que L'ART, l'âme de l'humanité, la raison réalisée, la pensée devenue fait accompli. Ce n'est donc pas l'homme qui a progressé, mais l'humanité, grâce à la force créatrice de l'homme; force qui s'augmente continuellement par les œuvres d'art réalisées dans l'histoire et qui, à mesure qu'elle gagne en volume, donne au mouvement civilisateur une plus grande vitesse et partant une plus grande puissance de progrès.

il existe en Afrique, en Amérique et, sous des formes mitigées, en Europe même.

La troisième phase commence avec la justice négative des pays civilisés. Cette justice connue sous le nom de *Droit*, est *négative*, en ce sens qu'elle indique seulement le mal pour le punir. Elle ne permet pas au prochain ce qu'il ne voudrait pas que ce prochain lui fît.

Encore cette justice négative, cet immense progrès n'existe-t-il que dans un petit nombre d'États. La noblesse, le clergé jouissent dans presque tous les pays, d'injustes, d'iniques privilèges. Ils font à leurs semblables des choses que la justice ne punit pas et qu'elle punirait si ceux-ci mêmes le leur faisaient.

Cette troisième phase, malgré les vérités énoncées par l'art, n'est point encore dans les faits accomplis de la civilisation.

Il est, il fut partout des individus, même dans les pays les plus arriérés, sacrifiant fortune et vie pour un ami ou une amie, parfois pour un idéal abstrait. Ces individus étaient les représentants de la quatrième phase.

Il est, il fut même partout, des hommes, des artistes, qui sacrifient et ont sacrifié leur

vie et toutes les jouissances qui y sont attachées, à une idée de progrès, en d'autres, termes qui s'immolent ou se sont immolés avec enthousiasme sur l'autel de l'humanité.

Et voilà les confins de la quatrième phase, confins qui touchent à un état de choses presque céleste, état où l'homme, s'idéalisant et dépouillant son *moi* terrestre, ne rêve et ne respire que Dieu, l'humanité et l'immortalité !

EH BIEN, CES QUATRE HOMMES REPRÉSENTANT CES QUATRE PHASES ONT TOUJOURS EXISTÉ, NON L'UN SUCCÉDANT A L'AUTRE, MAIS L'UN VIVANT A COTÉ DE L'AUTRE. La différence c'est-à-dire le progrès est dans l'acceptation graduelle par la majorité, des idées progressives de la minorité.

Ainsi, la guerre sauvage, l'homme dévorant son ennemi, a eu au commencement plus de représentants que l'homme ménageant la vie de son ennemi vaincu pour en faire son esclave. Ce fut déjà un progrès quand la raison d'un des humains put s'incarner dans un plus grand nombre de ses semblables pour leur prouver la cruauté de détruire un vaincu. Pendant très longtemps

l'esclavage, et plus tard le servage, étaient la loi de la majorité et le Droit (troisième phase) n'existait que pour un petit nombre de familles. Quand le *Droit*, *la Justice négative* aura gagné la majorité, l'*Amour* (qui est la quatrième phase) trouvera des adeptes et des prêtres en grand nombre et ira de son feu divin embraser une grande partie de l'humanité. C'est là le progrès, progrès lent mais logique, mathématique, forcé, historique, empirique enfin.

L'histoire ne nous transmet rien de positif sur les premiers âges de l'humanité, mais dès que l'esclavage remplace le droit de vie et de mort (l'anthropophagie), l'histoire de la civilisation quittant la légende et la fable, nous donne des documents, des faits et ce qui plus est, des *monuments d'art dont la portée civilisatrice dépasse de beaucoup les faits accomplis*.

Dès ce moment, et bien qu'en pleine seconde phase, l'histoire nous montre des hommes, qui d'un bond s'élancent jusqu'à la quatrième phase et même plus haut encore. Ces hommes sont rares, leurs lois ne sont ni acceptées ni mises à exécution ! N'importe !

Ils existent, ils ont existé. Bien plus, d'après le témoignage de ces mêmes hommes, il y a eu dès le commencement de la création, des individus qui leur ressemblaient. Ils les appellent « *hommes de Dieu, hommes marchant dans la voie de Dieu* ou bien *qui ont trouvé grâce aux yeux de Dieu.* »

Cela prouve évidemment que dès l'existence de l'homme, la raison la plus pure et la plus divine existait à côté de la raison la plus brutale et la plus bestiale.

Cela prouve évidemment que le but n'est pas l'homme, l'individu, mais le *Tout*, l'humanité ou l'esprit de l'humanité appelé Dieu, se manifestant dans tout ce qui est.

La forêt n'existe pas pour l'arbre, mais l'arbre pour la forêt, car à côté de l'arbre il y a encore l'arbuste, la liane, le lierre, la fougère, la mousse; dans la forêt se trouvent le mammifère, le reptile, l'insecte et les bestioles les plus infimes.

Cela prouve évidemment que dès la création il fut des hommes qui, entrevoyant ce but, se sont, de leur force raisonnante, transportés jusqu'aux confins de la quatrième phase, et qui, naturellement, ont vu l'Être

des Êtres, c'est-à-dire l'humanité dans la création et un créateur dans l'humanité.

Enfin, cela prouve logiquement qu'il n'y a jamais eu d'autre révélation partielle dans un temps donné que la raison réalisée, manifestée par l'art, existant dès la création, et que, dès ce moment, il y a eu des hommes, bien qu'en petit nombre, qui furent créés à l'image de Dieu, ou si l'on veut mieux, qui furent si grands, qu'ils ont vu Dieu à leur image.

X

Il est donc prouvé jusqu'à l'évidence que le progrès de l'histoire de la civilisation humaine ne se manifeste que par la transition d'une phase à l'autre et que de longtemps encore il n'atteindra pas l'apogée de la quatrième phase. Cette transition devient sensible à mesure que les principes de la raison émis par l'art, entrent dans le sang de la masse et passent à l'état de loi et de fait historique.

Mais il est également prouvé que dès le commencement de l'humanité, il y a eu des hommes, de grands législateurs, de grands poètes, de grands artistes qui de prime-saut ont touché à la quatrième phase. Seulement, l'homme si fort qu'il soit, et quelque élevé que soit son idéal, a toujours à compter avec

l'époque et l'état de raison universel au milieu desquels il vit. Il a beau poser des jalons au lointain et indiquer par sa hauteur le but de l'avenir, dès qu'il s'agit de marcher et de mettre les principes en pratique, il faut partir du point ou l'on se trouve, et défricher, morceau par morceau, le terrain inculte et souvent ingrat. De là, vient ce phénomène remarquable dans l'histoire du progrès, à savoir que l'œuvre des grands hommes est presque toujours double. Une grande partie de cette œuvre s'adapte au pays et à l'esprit du peuple au milieu duquel ces hommes ont vécu. L'autre partie, de son essor spirituel, dépasse des siècles entiers. Il en est absolument de même des grands peintres, musiciens, sculpteurs, orateurs, etc.

Homère, Sophocle, Plutarque, Socrate, Platon émettent parfois des principes que l'Évangile ne désavouerait pas, que l'humanité la plus avancée admire; mais, ayant vécu au milieu d'un peuple barbare et idolâtre, une grande partie de leur œuvre porte la trace de cette époque et n'a plus pour nous qu'un intérêt historique. Leur manière d'écrire et

de peindre ne saurait même plus être imitée avec succès de nos jours par un artiste de génie. De même l'Évangile, malgré son idéal, a des parties matérielles et historiques dénotant l'époque arriérée dans laquelle il a été écrit.

Il en est de même de Moïse. Une partie de la législation de ce grand homme, touche et dépasse même l'idéal de la quatrième phase. Nul législateur avant lui, n'a osé, avec tant de franchise, poser les principes de liberté, d'égalité et de fraternité. L'Évangile, n'a pas pu dépasser l'idéal de la parole. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Mais, à côté de cet idéal, par la force des choses, on a plaqué sur Moïse des lois locales et nationales qui nous semblent barbares et qui n'ont plus qu'un intérêt archéologique.

A mesure que nous avançons dans l'histoire de l'art, cette vérité devient de plus en plus frappante. Phidias a fait des statues qui expriment au plus haut degré l'idéal du beau. Le groupe de Laocoon, quelqu'en soit l'auteur, nous montre une douleur toute chrétienne. La tête de Niobé exprime tout un poème dans lequel l'esprit de l'homme

lutte avec avantage contre le destin des dieux. Sous ce rapport, ces grands artistes n'ont pas été dépassés. Pourtant un artiste contemporain, s'il ne faisait qu'imiter ses prédécesseurs, ferait une œuvre morte-née. C'est que la raison aujourd'hui a un idéal encore plus haut, c'est que pour faire une œuvre d'art dans la transition de la seconde à la troisième phase, il faut toujours monter, du moins pour la partie idéale! Peut-être la matière même demande-t-elle à être pétrie autrement. Celui qui, en humanisant la matière, ne sait qu'imiter les artistes du passé, ne sera jamais un homme de génie, un créateur. Il ne sera ni ne saurait être qu'un homme de talent, un vulgarisateur; du reste, c'est déjà quelque chose.

Orphée, certes, a été un grand civilisateur. C'est à juste titre que la légende indique l'humanisation des bêtes par la musique. La matière inerte même est sensible à la musique. Tout ce qui est existe en vertu du principe de la lumière, qui est la *Raison de Dieu*, la matière qui a absorbé une plus grande quantité de rayons lumineux, est plus sensible aux sons vibrants de l'harmonie, car

l'harmonie elle-même est un composé de vibrations, absolument comme la lumière.

Ce qui a vécu et senti, comme les cordes de boyaux, doit produire des sons plus harmonieux que ce qui n'a pas vécu; mais dans les bois et les métaux mêmes, on verra, si l'on veut s'en donner la peine, que les matières légères, sèches, faciles à brûler, par la même raison de l'absorption d'une plus grande quantité de rayons lumineux, donnent des sons plus doux et se rapprochant le plus de la voix humaine.

Orphée a été un musicien dont le génie probablement a égalé celui de Mozart. Ses airs étaient, j'en suis sûr, aussi mélodieux que les plus mélodieux d'aujourd'hui. Mais, en dehors de ces élans, il a dû subir l'influence de son temps et de son instrument. Aujourd'hui même, les grands musiciens, à cinquante années de distance et à génie égal, tout en poursuivant le même but, n'emploient pas les mêmes moyens, et les derniers venus, loin d'être gênés par les œuvres d'art de leurs compétiteurs, ont sur eux, l'avantage du travail fait, car leur succès dépend de la réceptivité plus ou moins

vibrante de leurs auditeurs. On n'aurait pas compris Mozart sans ses prédécesseurs, on n'eût pas admiré Rossini sans Mozart, pas plus que Weber et Meyerbeer et Halévy sans Beethoven, pas plus qu'Auber sans Hérold et Boïeldieu.

Nous verrons bientôt que tous ces grands artistes sont les représentants des idées de progrès et de civilisation, et qu'ils ne font pas de la musique pour amuser la matière humaine aux dépens de la Justice, du Droit et de l'Amour.

XII

Mais si l'artiste tient toujours de l'époque dans laquelle il vit, s'il ne peut dépouiller la phase historique dans laquelle le créateur l'a placé, à plus forte raison l'homme qui n'est que de son temps et dont l'esprit idéal ne s'élance pas au-dessus de la phase historique contemporaine, pour être vu par les hommes vivant dans une phase plus avancée.

Aussi cet homme ne mérite-t-il pas le nom d'artiste, de créateur, et l'histoire ne garde-t-elle aucun souvenir de son nom, car l'œuvre de cet homme, si méritoire qu'elle soit, sous le rapport de la vulgarisation, porte forcément le nom d'un autre qui en fut le vrai créateur. Il a beau avoir du ·alent, comme il marche dans un sentier

battu, comme il suit un sillon tracé, son œuvre est secondaire, en ce sens qu'une grande partie de ses contemporains marchant à côté de lui, le soutiennent, l'encouragent et souvent s'occupent à ôter les ronces du chemin qu'il a à parcourir. Ces genres d'hommes utiles, nécessaires, parfois amusants parce qu'ils flattent au lieu de critiquer, parce qu'ils chantent le fait accompli au lieu de prêcher le fait à accomplir, sont en général les favoris de leurs concitoyens. Mais l'humanité ne peut pas à la longue recueillir leurs noms, ni classer leurs œuvres. L'humanité ne peut s'occuper des milliers d'ouvriers nationaux, patriotiques, spéciaux et secondaires, qui ne sont après tout que des rouages spirituels de la grande machine civilisatrice mise en mouvement par la force créatrice des grands artistes, des grands créateurs, des grands architectes de la pensée divine, s'incarnant soit dans le verbe, soit dans la couleur, soit dans l'harmonie des sons, dans un temple, dans une statue, dans un idéal politique, ou dans une invention de progrès basée sur le mouvement central des grandes forces de la nature, mouvement qui

lui-même est le souffle de Dieu et qui seul est perpétuel.

Partant de ce double principe, on peut établir plusieurs vérités esthétiques qui sont loin d'être reconnues. A savoir :

Premièrement. — Tout grand artiste, qu'il soit poète, philosophe, peintre, musicien, homme d'état, et quelle que soit la portée de sa pensée, tient, par le côté matériel qui le rattache à la terre, de l'époque dans laquelle il a vécu et représente une face du passé morte pour l'avenir.

Deuxièmement. — Tout artiste, écrivain, peintre, musicien, politique, qui n'est que l'homme de son époque ou même de sa nation et dont l'esprit créateur n'est pas universellement humain, ni assez haut pour devancer la phase historique dans laquelle il a vécu, ne mérite pas le nom de grand homme, en d'autres termes n'est pas un homme immortel pour l'histoire, et sa gloire est de courte durée.

Il en résulte pour la critique philosophique, que tout poète, tout écrivain qui, traduit dans n'importe quelle langue, perd de sa portée, de sa vraie beauté, de sa force créatrice, ne

mérite pas le nom de grand poète et disparaîtra tôt ou tard. L'humanité ne peut pas conserver le nom d'un auteur de langue anglaise, française ou allemande, eût-il même contribué à propager quelques idées de bien. Si l'œuvre de cet homme ne dépasse pas une nationalité, un idiome pour toucher aux hauteurs de l'universalité, de la pensée divine, de l'idéal créateur, l'histoire, tôt ou tard, sera forcée de l'abandonner sur la route.

Qu'un peintre reproduise bien les têtes des belles femmes de son époque, qu'il imite avec talent des chefs-d'œuvre connus, qu'il fasse plaisir à ses contemporains par la correction du dessin, le contraste de certains effets de couleur, qu'importe à l'humanité si cet enlumineur et portraitiste n'a pas eu une idée civilisatrice, n'a pas connu le beau esthétique, n'a point par son œuvre, glorifié le créateur et n'a pas contribué par sa force motrice à pousser le beau plus avant dans la masse sociale? C'est un homme secondaire. Qu'il recueille les suffrages des belles de son temps, qu'il savoure les flatteries des rois et des riches, il est leur amu-

seur, leur créature plutôt que leur créateur.

Il en est de même des musiciens, sculpteurs, orateurs, historiens, inventeurs.

L'humanité ne prend note d'eux que comme de tout autre individu qui meurt le jour de sa mort.

XIII

Pour établir et consolider ce *criterium* des quatre phases pour l'avenir, jetons un coup d'œil en arrière et voyons si l'histoire n'a pas appliqué ce même *criterium* aux grands hommes du passé.

Il est certain que très peu de noms du passé ont survécu à leur temps, et sont parvenus jusqu'à nous. A peine en compte-t-on une centaine, dont une dizaine seulement de premier ordre qui, dans la première et la seconde phase se sont élevés à une hauteur vertigineuse, dépassant d'un bond toutes les phases intermédiaires jusqu'au sommet divin du règne de l'amour. *C'est que l'humanité a ses montagnes comme elle a ses vallées* et entre ces montagnes et ces vallées se trouvent les hommes moyens, moins grands

que les initiateurs de la pensée, mais encore bien au-dessus de la majorité des humains au milieu desquels ils ont vécu.

Ce sont pour ainsi dire les jalons qui montrent à la civilisation la marche à suivre et autour desquels l'humanité gravite comme la terre autour des grands astres.

L'humanité poursuit un but. Même aux yeux des athées, elle suit des lois logiques, car tout ce qui est n'est qu'en vertu d'une loi organique. Or pour atteindre un but, il faut qu'il soit indiqué dès le point de départ.

Ce but est évident.

C'est l'accomplissement de la loi d'amour et de fraternité, loi qui est pour ainsi dire l'harmonie de la vie terrestre. C'est là le rêve de tout être humain. Ce qui est au-delà, ce qui sera après l'époque de cet accomplissement, n'est pas du domaine de la pensée humaine.

Il est certain que dès la première phase de l'histoire, des hommes ont entrevu et prédit la loi d'amour. Il est encore certain que malgré tous les obstacles et la lenteur de sa marche progressive, la civilisation a conti-

nuellement tendu vers ce but. Elle en est encore bien loin. A peine sortons-nous de la seconde phase. La moitié du genre humain s'y trouve encore. Nous avons encore bien des siècles à parcourir pour arriver au commencement de la quatrième phase. Qui sait?

Peut-être l'esprit humain s'étendra-t-il avec horizon, peut-être d'autres génies, d'autres missionnaires du Créateur élèveront-ils le but au-delà de notre conception bornée, au-delà de notre existence amphibie...

Ce n'est point là le sujet de nos recherches.

Notre but, à nous, est d'indiquer l'idéa d'un avenir basé sur la loi réelle du passé. Dieu mesurera toujours avec la même mesure.

Ou l'humanité n'a jamais marché, ou elle marchera toujours. Si elle a marché, c'est par la force motrice de la pensée raisonnée, devenue fait accompli, pensée créée par les grands artistes. L'avenir en cela ressemblera au passé.

Voyons quels sont les hommes que l'his-

toire reconnaît comme les représentants de cette force divine.

Il nous sera facile alors de désigner ce qu'il faut de force motrice pour que l'avenir la reconnaisse divine comme le présent reconnaît celle du passé.

XIV

Plusieurs esprits critiques ont déploré la perte des œuvres d'art et de littérature du passé. Ils se sont trompés. *Rien, absolument rien de ce qui était utile au progrès de l'humanité ne s'est perdu.* Tout, jusqu'à la moindre idée de progrès, s'est admirablement bien conservé. Si l'homme doit s'étonner de quelque chose, ce n'est pas de la perte, mais de la conservation de tant d'œuvres intermédiaires et secondaires. La critique, loin de déplorer l'absence de ce qui manque à l'histoire de l'esprit humain, a quelque peine d'expliquer la conservation de tant de livres, de tant d'œuvres d'art. Il lui faut de la perspicacité et le vrai criterium pour rechercher la pensée progressive de tout ce que l'histoire a inscrit dans ses fastes

du progrès, car s'il est vrai que tout ce qui s'efface de la mémoire des hommes ne vaut pas la peine d'être conservé, il n'en est pas moins vrai que tout ce qui s'est conservé a sa raison d'être, et a contribué, pour sa part, à la transition d'une phase à l'autre.

Il n'est pas étonnant que les principes d'humanité des grands hommes de l'Inde se soient conservés, quoiqu'ils ne forment pas un ensemble de progrès logique. Plusieurs de ces principes, en effet, dépassent de beaucoup les faits historiques de la phase dans laquelle les auteurs ont vécu. Il est encore moins étonnant que les livres de la Bible se soient conservés à travers les temps barbares. Les principes de Moïse touchent à la quatrième phase et dépassent d'un bond dix siècles d'histoire. Moïse condamne toute guerre offensive, il n'admet que la guerre défensive; il consacre le mariage en déclarant l'homme et la femme une seule chair, bien qu'il paie son tribut à son époque de polygamie, par des lois locales.

Il abolit l'esclavage, accorde les mêmes droits à l'étranger qu'au citoyen d'origine.

Il proclame, le premier, l'amour du prochain; il défend la vengeance, la rancune même; il abolit tout privilège de noblesse; il défend la propriété au prêtre, à l'artiste, il établit le droit de chacun, il met la veuve et l'orphelin, tout être malheureux, sous la protection directe de Dieu. Au commencement de la création il proclame les principes de 89.

Les Israélites, malgré leurs félonies et leurs aberrations, n'ont jamais fait une guerre de conquête, excepté celle pour rentrer dans leur patrie primitive. Encore ont-ils offert la paix à tous les peuples qui ne se sont pas opposés à leur passage. Pourtant les lois de cette guerre locale se ressentent de l'époque barbare dans laquelle elle s'est faite, mais cela n'empêche pas que les Israélites, depuis leur établissement, n'ont plus fait de guerre offensive à des peuples étrangers (1).

Ce principe de guerre était tellement con-

(1) La Bible, dans ce but, avait défendu aux rois d'entretenir de la cavalerie, pour qu'ils ne fussent pas tentés de reconquérir l'Égypte.

traire à l'esprit de Moïse, que le prophète mosaïste dit à David :

« Tu ne bâtiras pas le temple de Dieu, car homme de guerre, tu as versé du sang humain. Ce sera ton fils qui élèvera mon temple. » Isaïe va plus loin encore en posant l'idéal de la paix universelle entre tous les peuples et même entre les éléments de la nature. L'esprit des prophètes est tout entier à l'abolition des sacrifices, à la paix universelle. Leur vraie grandeur est là, nulle part ailleurs. Jérémie prêche même la paix aux dépens de l'orgueil national.

Les petits prophètes n'ont de valeur que dans la reproduction des grandes idées d'humanité, énoncées par leurs grands prédécesseurs.

Moïse a défendu tout art plastique rappelant l'idolâtrie et la guerre, mais il a inventé les chérubins, c'est-à-dire l'idéal de l'homme-ange, de l'homme-paix, de l'homme d'une région supérieure à l'humanité. Il n'y avait pas de statue dans le temple de Salomon, mais le bassin représentait l'Océan et le monde, et le jour de l'inauguration, Salomon priait pour le bien et la paix

de toutes les nations de l'Univers. David et Job, les premiers, ont chanté les beautés divines de la matière en les subordonnant à la force centralisatrice et créatrice de Dieu.

Nous reviendrons à ce phénomène quand il s'agira de l'art représentant les différents éléments de la nature.

Il en est de même de toutes les grandes œuvres des Grecs qui, moins élevées que celles des Juifs, ont pourtant leur grande raison d'être. Mais là commence la difficulté apparente. En effet, personne ne nie la grandeur spirituelle de la Bible, encore moins certaines parties de l'Évangile, rappelant les grandes idées humanitaires de Moïse, oubliées et profanées par les Pharisiens. Mais quand il s'agit des œuvres des Grecs, il y a des doutes et des tâtonnements. Ainsi tout le monde reconnaît la sublimité d'Homère. Comme Moïse, il tient à son époque. Une partie de ses poèmes frise l'odieux et le ridicule. Sa théogonie est l'œuvre du passé et non de l'avenir. Ses batailles sont barbares et ne contribuent en rien au progrès du beau. C'est là l'Homère matériel,

le poète de son temps. Mais, à coté de cette partie locale, le poète professe des sentiments d'humanité et de dignité idéale qui dépassent de beaucoup son siècle et qui, encore aujourd'hui, ne sont pas à dédaigner. Là est la grandeur d'Homère. Eschyle marche sur ses traces. Il idéalise la douleur de l'homme et proclame la gloire du génie humain en attaquant de front les erreurs liberticides des dieux nationaux (1). C'est un des plus grands poètes de l'Univers ; sa haute philosophie n'a point été comprise, ni par ses contemporains, ni par les chrétiens. Sophocle aussi est un artiste grec qui s'est élevé à une grande hauteur et qui dépasse de beaucoup Homère. Les principes d'humanité qu'il proclame dans Antigone, sont aussi jeunes aujourd'hui qu'il y a trois mille ans. Ces principes ont été reproduits et embellis par la peinture et la sculpture.

Mais il n'en est pas de même d'Aristophane. De grands critiques se sont demandés à quel titre l'histoire a conservé les œuvres de cet homme qui fut l'écrivain le plus

(1) Lire mon JOB et PROMÉTHÉE dans *la Parole Nouvelle.*

obscène, le plus ordurier de son temps, et qui, Zoïle de Socrate, a, pour ainsi dire, été le bourreau de ce grand génie, digne d'être un disciple de Moïse.

Pourtant en lisant avec attention ce poète, on verra que tous ces travers et ces défauts sont la partie sociale et nationale, la matière de son esprit.

A côté de ces défauts odieux, Aristophane ose proclamer le principe de la paix, quand même. S'il ridiculise Socrate en s'écriant « Jupiter est aboli », il ne ridiculise pas moins la guerre. Il nie les avantages de la gloire militaire et ose dire que la pire des paix vaux mieux que la plus glorieuse des guerres. Il s'élève donc bien au-dessus de son époque, puisqu'aujourd'hui encore, ses principes contre la guerre ne sont pas reconnus et admis. De plus, Aristophane ridiculise les excès de la liberté démocratique, le communisme égalitaire, la manie de la femme politicienne de sortir des conditions de son sexe, et par tous ces côtés, cet artiste fait preuve d'une grande force d'expansion, qui a sa part de gloire au progrès.

Quand vous verrez un poète, chantant

l'amour matériel, exister encore après des siècles, cherchez bien. Certes, il n'a pas survécu à cause de ses sonnets adressés à la passion matérielle. D'autres, plus forts que lui, ont fait de plus beaux vers à Bacchus et à Vénus et ils ont disparu. D'ailleurs la postérité ne comprend même plus la langue dans laquelle le poète a chanté.

Mais à côté de cette partie terrestre, vous verrez que ce même artiste chante l'idéal, la paix du cœur et du monde, qu'il émet des sentiments humains au-dessus de la majorité de son époque. C'est par ces sentiments, par ces pensées qu'il a vécu et qu'il vivra.

Il en est de même des peintres, des musiciens et des sculpteurs. Les peintres et les sculpteurs qui ont représenté l'homme dans sa beauté morale, soit par un effort surhumain, soit par un acte de dévouement, soit par une douleur vaincue, ont tous survécu par le souvenir de leur œuvre.

L'humanité peut avoir perdu les airs et les chants de guerre, elle n'a perdu ni une hymme à Dieu, ni une mélodie du cœur. Certains airs de la synagogue et du culte

catholique datent du temps de Jérusalem, car Moïse déjà a institué la musique religieuse, la musique du sentiment. David a chanté la nature sur sa harpe, et Salomon avait tout un orchestre de musiciens dans son Temple.

Le sculpteur de Niobé et de ses filles s'est élevé jusqu'à la hauteur de Job. C'est tout un poème divin. Ce morceau de pierre fût-il perdu, pourvu qu'il nous en restât la description, en dit autant que tout un livre de philosophie. C'est la douleur imméritée, un sort cruel dont la cause est inconnue aux mortels humains auxquels il ne reste que la résignation. Niobé, en effet, ne peut attribuer ses malheurs qu'aux flèches divines qui étendent devant elles ses enfants chéries. Ces flèches ne raisonnent pas, n'accusent pas, ne s'excusent pas. Elles tuent et se taisent. Mais Niobé, loin d'accuser son sort par de criardes contorsions, n'a que des pleurs, embellis par la résignation. Dans cette lutte entre Dieu et l'homme, c'est l'homme qui a le beau rôle, c'est Dieu qui est le vaincu.

Laocoon représente la même idée, mais amoindrie, diminuée, car sa douleur ne vient

nous-mêmes,
nous irons vé
(Idées) par les
seule voie de s
jamais se fourvo
de se retrouver



ne nous présente
re étrangère, que
slavage.

chaos de seconde
poètes, des phi-
des musiciens et
essus de cet hor-
nt le sublime et le
de paix, d'huma-
t moral.

de la République,
sition, ont tous
progrès. Plusieurs
os à une grande
roisième phase de
al. De ce nombre
Tous deux ont
ques, leur vie tient
esprit tient de la
toute l'histoire, un
oit en tous points
(1).

permis un mensonge.
ceux qui ne croient

pas directement de Dieu, mais par l'intervention d'une autre créature, le serpent. C'est la résignation de l'homme en face de la nature qu'il n'a pas encore su dominer et assujettir à son esprit. C'est un cri d'impuissance, mais un cri admirable, qui annonce un avenir plus glorieux. Mettez la phrase d'Isaïe annonçant l'enfant qui joue avec la basilic à côté de Laocoon, et le tableau du passé et de l'avenir est parfait.

Je n'ai pas besoin de citer Plutarque, c'est le livre par excellence du monde grec, la grâce alliée à la raison, la science unie à l'esprit. Il a pourtant des parties terrestres de son époque. Peu importe que ses héros aient dit les mots profonds que cet auteur leur met dans la bouche. Ces mots, cette raison, cet esprit existent pour l'histoire, ils sont pour ainsi dire les clous d'or de la roue du progrès !

Tous les grands écrivains romains travaillent également à l'œuvre du progrès. Leurs idées philosophiques convergent vers les grands principes de la Bible qui doivent faire avancer l'humanité d'une phase à l'autre.

En réalité, le monde grec et romain, à part

quelques rares intervalles, ne nous présente que guerre civile et guerre étrangère, que barbarie, idolâtrie et esclavage.

Mais au milieu de ce chaos de seconde phase, des écrivains, des poètes, des philosophes, des sculpteurs, des musiciens et des peintres s'élèvent au-dessus de cet horrible réalité et représentent le sublime et le beau par des principes de paix, d'humanité et d'affranchissement moral.

Les hommes politiques de la République, célèbres pour leur opposition, ont tous revendiqué un principe de progrès. Plusieurs d'entre eux se sont élevés à une grande hauteur et ont atteint la troisième phase de justice et de droit universel. De ce nombre sont Cicéron et Sénèque. Tous deux ont manqué à ces mêmes principes, leur vie tient de leur époque, mais leur esprit tient de la nôtre. Il n'est pas, dans toute l'histoire, un seul homme dont la vie soit en tous points à la hauteur de son esprit (1).

(1) Jésus-Christ lui-même s'est permis un mensonge. Il menace d'ailleurs de mort tous ceux qui ne croient pas en lui!

Horace et Virgile sont également des représentants de l'art. Ils paient, il est vrai, leur tribut à leur temps, mais que de grandes idées d'humanité à côté de ces petitesses locales et surtout, que de sollicitude spirituelle pour la paix universelle, pour l'amour vrai, pour le malheur vaincu ! Lisez bien les pièces de comédie des Romains qui sont restées. Toutes, elles ont une partie progressive à côté d'une partie locale et nationale.

Caton et les Brutus représentent le sublime par le sacrifice de leur vie à une idée morale. Cette idée peut être plus ou moins grande, surtout pour les Brutus qui croient faire le bien par le mal, ce qui est absolument faux. Caton qui se tue peut n'être point à la hauteur d'un grand martyr qui accepte la mort pour le profit d'un principe d'amour. Mais, malgré tous ces vices de localité, l'idée de sacrifice dépasse de beaucoup le siècle dans lequel ces hommes ont vécu et l'histoire conservera toujours leurs noms dans les fastes du sublime, car par leurs actes, ces héros ont contribué à la gloire de l'idéal, à l'avènement de la phase progressive et

contribuent encore aujourd'hui à maintenir dans l'histoire, partant, dans l'humanité, le règne du beau où se joignent, s'harmonisent et s'équilibrent les deux natures matérielles et spirituelles de l'homme et de l'humanité.

XV

Il en est des lois de l'art comme des lois géométriques et mathématiques, car tout ce qui est n'existe qu'en vertu de la même et unique loi, de la même et unique force, du même et unique mouvement. Seulement les lois de la statique sont visibles pour tout le monde, celles de l'art, absolument les mêmes, ont besoin d'explication.

En posant un levier pour produire un mouvement, nous voyons que l'effet ne se produit jamais à l'endroit où agit la cause, mais un peu, quelquefois beaucoup plus loin.

En employant n'importe quelle force pour produire un effet, nous voyons qu'il faut que la force motrice soit beaucoup plus forte que l'effet produit.

Pour qu'une corde soutienne tel poids, il

faut qu'elle soit deux fois plus forte. Si elle n'a que juste la force voulue, elle cassera. Nulle force ne produit nulle part une force égale à elle. Loi absolue sans exception comme toute loi à la fois divine et naturelle.

Pour redresser un bâton courbé il faut la force de le recourber dans le sens contraire.

Pour pousser une masse jusqu'à tel point, il faut qu'il y ait dans la machine motrice une plus grande force que le mouvement nécessaire pour arriver au point indiqué. Or, les quatre phases, points de mouvement de l'humanité, se divisent en deux sous-phases, représentées, les deux premières, par la nature physique de l'homme, les deux autres par sa nature spirituelle et morale.

Il est des naturels bons et d'autres mauvais. Le mauvais représente l'homme brutal, le bon, l'homme de seconde phase; l'homme qui est bon autant que ses intérêts s'accordent avec son sentiment, mais n'ayant pas assez de force morale pour subordonner un instant son égoïsme à sa raison.

Les deux phases supérieures du domaine moral ont été qualifiées et dénommées par les maîtres de l'Esthétique. Elles s'appellent

l'une le *beau*; l'autre le *sublime*. Le beau commence avec l'harmonie de l'homme naturel et de l'homme moral, en d'autres termes, avec l'équilibre des deux forces dans l'homme, l'une représentée par la nature naïve et primitive, l'autre par l'idéal de l'esprit c'est-à-dire par ce qu'on est convenu d'appeler la morale ou la conscience.

Le *sublime* ce n'est plus l'*harmonie* de l'homme naturel avec l'homme moral, mais le sacrifice complet de la nature à l'idéal, la *subordination* absolue de la matière à l'esprit, de l'homme naturel à l'homme idéal, l'absorption enfin du corps humain par l'âme qui le domine.

Il n'est pas sûr que cet extrême, que cet état de pure abstraction, de vie contemplative et pour ainsi dire paradisiaque, soit le but de l'homme et de l'humanité, car ce que nous appelons la quatrième phase de l'humanité, la phase de l'amour n'est pas le sacrifice absolu, l'annihilation de la nature matérielle aux dépens de la nature idéale, mais seulement la subordination de l'intérêt, de l'égoïsme au principe de l'amour, l'expansion du *moi* pour le bien du *tout*.

Le but de l'humanité tracé par l'art, est évidemment le *beau* dans l'état social, c'est-à-dire l'*harmonie* des forces individuelles et sociales, de même que pour l'individu, l'art ne tend qu'au but de l'*équilibre* des forces naturelles et spirituelles avec une prédominance marquée vers l'idéal, afin de subordonner la matière à l'esprit et de vivifier les actes du corps par la volonté de la Raison.

C'est là le *beau* philosophique. Mais pour produire ce *beau*, pour arriver à cet état de forces équilibrées, il faut absolument le *sublime* pour force motrice; le *beau* étant pour ainsi dire suspendu à la corde du *sublime* ou si l'on veut mieux, le *sublime*, c'est-à-dire le sacrifice de l'homme naturel à l'homme moral, étant la locomotive qui pousse l'homme et l'humanité vers le *beau*, vers l'état d'harmonie et d'équilibre de leurs deux natures.

Précisons : Personne ne soutiendra que le vrai et seul chrétien soit celui qui recherche le martyre pour plaire à Dieu, pour satisfaire à la morale du Christ.

Le but du chrétien est évidemment de subordonner seulement les appétits matériels à la morale et d'harmoniser, de spiritualiser

la vie matérielle par la conscience de l'âme.

Eh bien, pour arriver à ce but, il a fallu le *sublime* du martyre. Pour arracher la masse des hommes à la seconde phase de la nature bonne ou mauvaise, il a fallu cette grande et immense force motrice du sacrifice complet de la nature à l'idéal, il a fallu dis-je, le *sublime* pour arriver au premier degré du *beau*.

Encore le mouvement de recul dont la violence est dans la nature brute, a-t-il toujours été si fort, que malgré la grande somme de forces idéales appliquées partout, l'humanité n'a fait qu'avec peine quelques pas en avant. Ses assises sont si peu solides dans la troisième phase, qu'il faudrait encore des siècles d'art et *d'actes sublimes* pour en assurer à tout jamais les bases, pour oser pouvoir élever sur ces bases le Temple du *beau*.

Il en est de même du courage et de l'héroïsme. L'homme naturel n'a que le courage de sa force matérielle. Le courage du citoyen est déjà un produit de l'idéal, car il subordonne la force matérielle au devoir civil, qui est un résultat moral, attendu qu'il subordonne le *moi* à une association de plusieurs

autres *non moi.* Mais pour produire ce courage, il a toujours fallu, il faudra toujours le *sublime* de l'héroïsme, le sacrifice violent de la vie matérielle à la vie idéale !

La guerre et sa gloire n'est pas le but d'une nation, mais c'est quelquefois une nécessité de production, de forces motrices, pour pousser l'homme vers le courage moral ou plutôt pour le maintenir dans l'état de prépondérance du moral sur le physique, de l'esprit sur le corps. C'est une force *sublime* pour arriver à l'harmonie *du beau*, mais alors il faut que la cause de cette même guerre soit idéale et qu'elle n'ait point en vue un intérêt matériel. Il n'y a rien de plus sot, de plus immoral et de plus brutal à la fois que le sacrifice de sa vie, de son esprit et de son travail, pour un intérêt matériel ou un forfait de vanité ambitieuse.

Il en est de même de la Tragédie de l'Amour.

Certes l'humanité ne tend pas à arriver au suicide ou au sacrifice de la vie par amour; elle tend seulement à l'amour idéal; à l'amour qui subordonne la matière à l'esprit, à l'union de la nature et de la raison, à la consubstan-

tialité des corps par l'esprit, à un état d'équilibre entre les passions de la matière et les aspirations de l'âme, à l'amour du domaine du *beau*, du vrai *beau*, représenté par le mariage de la nature avec l'idéal de la raison. Mais un artiste qui ferait le tableau le plus séduisant de cet amour ne produirait aucun effet réel. Pour produire cet effet, pour arracher l'homme à l'amour brutal et le lancer dans l'amour idéal, il faut la tragédie, c'est-à-dire le *sublime* de l'amour matériel sacrifié, que cette tragédie soit une pièce, ou un tableau, ou une statue, n'importe! Il faut le sacrifice complet de la vie à l'amour pour produire l'effet voulu nécessaire!

Jamais comédie ne sera assez forte pour produire un effet pareil. La comédie représente sur une face la satire du laid, sur l'autre face l'emblême du beau. Or jamais raisonnement n'a valu un exemple. Et quant aux principes de l'harmonie du beau, il faut le plus pour obtenir le moins. Il en sera toujours ainsi.

Antigone et Hémon, la première qui meurt par amour fraternel, l'autre par amour de sa cousine et qui tous deux se sacrifient au *beau*

devoir de l'idéal, feront toujours plus d'effet que toutes les écoles de conscience, de devoir et d'amour! Héro et Léandre, Roméo et Juliette qui meurent jeunes, l'un pour l'autre, feront plus de vrais amoureux que tous les romans vertueux, que toutes les écoles de mariage.

La tragédie est le *sublime*. La comédie la plus parfaite n'est qu'une face du *beau*. La tragédie est la force motrice, la comédie n'est que l'harmonie des forces, la tragédie enfin est *cause*, la comédie n'est plus *qu'effet*.

Même pour arracher l'art déchu qui s'est perdu dans le matérialisme, il faut l'héroïsme du *sublime* qui n'est pas le but de l'art, mais bien la force primitive et seule motrice.

Autant dire qu'il faut des Michel-Ange pour avoir des Raphaël, des Beethoven pour avoir des Weber et des Meyerbeer. Sophocle est déjà, sous certains rapports un représentant du *beau* vis-à-vis d'Eschyle, exclusivement voué au *sublime*. Euripide est la dernière expression de l'art du *beau*, avec un mouvement de recul vers le médiocre.

Tout est sublime en Moïse et en David. Salomon représente le *beau* dans l'art, dans

la philosophie et dans la politique, mais après lui, il n'y a plus qu'Isaïe et les Machabées.

Virgile n'est plus que *beau* vis-à-vis du *sublime* Homère. Shakespeare est *sublime*. Schiller de même. Goethe n'est que *beau*.

Corneille est *sublime*, Racine n'estque *beau*. Molière dans le Misanthrope et dans le Tartuffe tient le milieu entre les deux. Rousseau est une force motrice du *sublime*, Voltaire est du domaine du *beau*. Luther est *sublime*. Calvin ne l'est plus.

De nos jours, Hugo, même en se trompant appartient au sublime, Lamartine est sublime dans *la Chute d'un Ange*, le livre le plus sublime du XIXe siècle, *Jocelyn* n'est que beau. Mais Hugo porte les traces de l'époque matérialiste dans laquelle il a vécu.

Caton est sublime, Sénèque ne l'est pas. Les grandes figures des femmes appartiennent presque toutes au domaine du sublime. Telles sont nombre de femmes de la Bible!

Jeanne d'Arc, Mme Roland et Charlotte Corday sont sublimes, la première surtout atteint aux plus hautes hauteurs du *sublime*.

Le dôme de Cologne, Saint-Pierre, quelques grandes cathédrales sont du domaine du sublime, l'architecture grecque est le règne du beau.

. . . .

. . . .

XVI

Nous n'en finirions pas si nous voulions tracer la ligne du sublime et du beau à travers l'histoire de l'humanité dans toutes les productions de l'art. Il suffit de l'avoir indiquée.

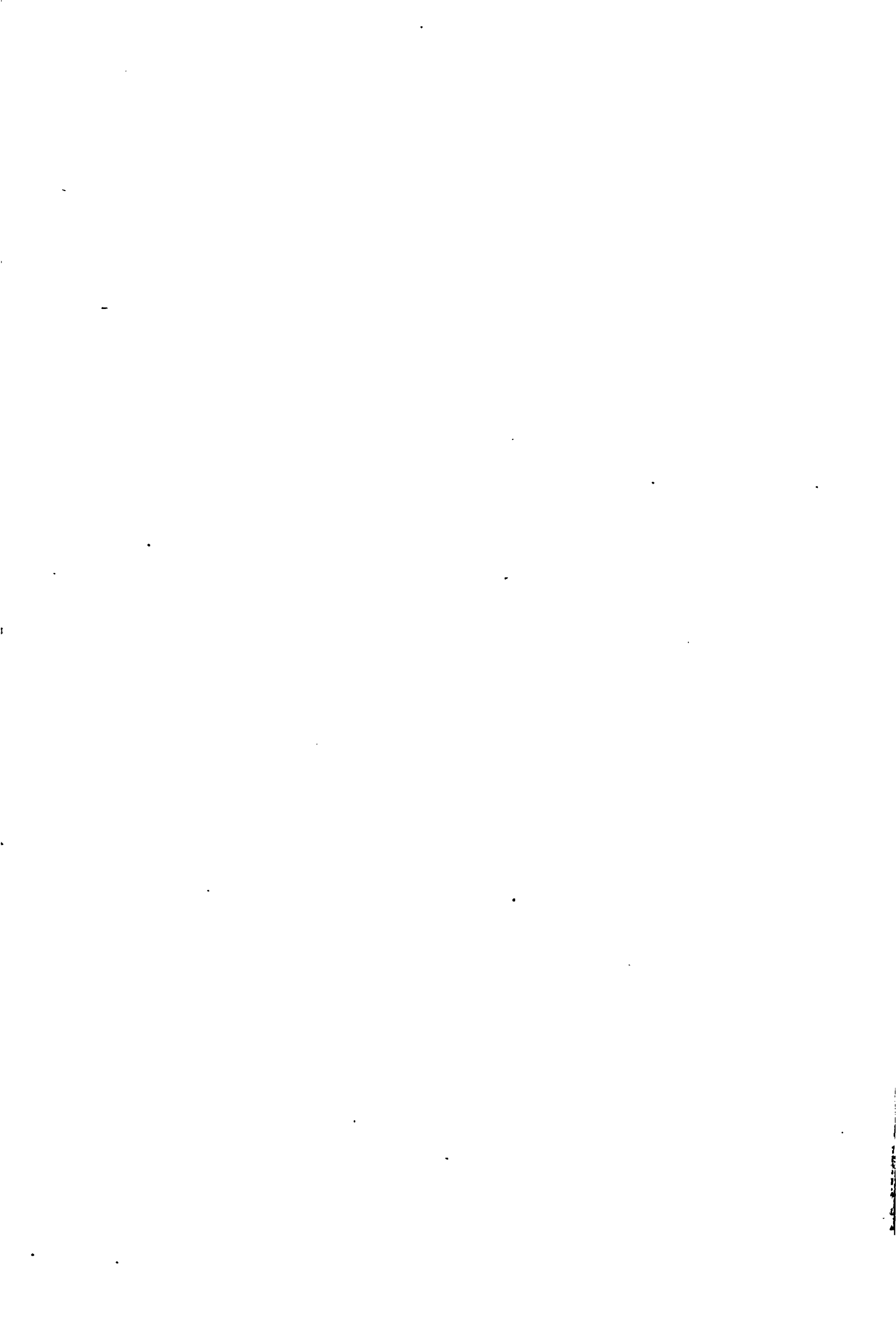
Le *beau* étant le but, le produit du *sublime*, il plaît en général mieux et va à un plus grand nombre d'esprits. Mais sans le *sublime*, le beau serait impossible, comme l'effet serait impossible sans la cause.

Et pour que le beau ne perde pas de sa splendeur et ne déchoie pas de sa hauteur, pour que la nature et la matière brutes ne l'envahissent pas, ou ne l'entraînent point dans les antres du laid et du réel, *il faut que le Sublime avec sa force divine et primitivement idéale, reparaisse toujours pour faire*

avancer l'humanité, ne fût-ce que d'un pas vers le beau, c'est-à-dire vers l'harmonie des deux natures matérielle et morale, vers l'équilibre de la foi et de la raison, vers le mariage de l'intérêt et de l'amour du non moi. *Enfin vers l'union du ciel avec la terre.*

Interrompu par la maladie de ma femme et finalement oublié dans mes cartons pendant trente ans.

Alexandre WEILL



DU MÊME AUTEUR

Vient de Paraître :

La Parole Nouvelle

(5e Édition)

SUIVIE DE

VÉRITÉS ABSOLUES

(2e Édition)

ET DE

L'ATHÉISME DÉRACINÉ

(2e Édition)

Un Volume : 3 francs

Paris. — Imp. Gautherin et Cie, 131, rue de Vaugirard